Directeur :
Antoine TURMO
Adresse : VI° Union Régionale C. N. T.
Bourse du Travail
Place Saint - Sernin
TOULOUSE (H.-G.)
★
ABONNEMENT
Annuel .. .. .. 20,00 F
Semestriel .. .. 10,40 F

ESPOIR

CNT AIT

HEBDOMADAIRE ◆ ORGANE DE LA VI° UNION REGIONALE DE LA C. N. T. F.

N° 117 — 29 MARS 1964 — Prix : 0,40 F

Editorial

L'ESPAGNE BOUGE

SELON les dernières nouvelles qui nous arrivent, les manifestations des étudiants à Madrid, protestant contre l'interdiction d'une conférence que devait donner le professeur Tierno Galvàn, se sont étendues un peu partout, prenant un caractère d'opposition contre le S.E.U., le syndicat falangiste universitaire qui groupe obligatoirement tous les étudiants espagnols.

Ces manifestations, qui débutèrent à Madrid, se sont generalisees. Elles semblent assez sérieuses, n'obéissant à aucune manœuvre. Elles sont la manifestation d'un mécontentement qui gagne chaque jour des couches de l'opinion espagnole.

Il y a eu aussi à Madrid des manifestations d'ouvriers devant la Maison des Syndicats, où se célébrait le pompeux Congrès Syndical. Ces manifestations, d'origine un peu confuse — on parle de catholiques, de la « gauche » falangiste, de communistes — n'ont pas été reprimées avec la violence avec lesquelles le furent les manifestations des étudiants. La Police, qui avait chargé contre ceux-ci avec brutalité, en en arrêtant plusieurs, c'est limitée à séparer les combattants, quand les manifestants et les assistants du Congrès en sont arrivés aux mains. Cette mansuétude inhabituelle semblerait indiquer que le Pouvoir ne verrait pas d'un si mauvais œil ces « perturbations d'ordre public ». Pourquoi ? Ah, voilà ! Ce sont les mystères du régime franquiste.

Mais les revendications des étudiants — qui ne veulent plus être assujettis à la dictature du S.E.U.; qui réclament le droit d'avoir un mouvement étudiant libre, et s'insurgent contre les mesures qui limitent la liberté d'expression des professeurs — ont un tout autre caractère. Depuis 1961, c'est le plus important mouvement déclenché par les étudiants en Espagne contre les procédés et les institutions mises en place par le franquisme.

Par la force des choses, par une mécanique sociale qui déclenche les événements avec des rebondissements imprévisibles, le jeu qui est aujourd'hui un des moyens de survie du franquisme peut l'entraîner très loin, beaucoup plus loin qui ne le voudraient les hommes qui ont entre les mains les leviers de commande. En Espagne aussi il peut y avoir des apprentis sorciers déchainant des forces qui finiront pour les entraîner.

L'Eglise, qui joue sur tous les tableaux, est une des forces agissantes. Au moment même où des catholiques manifestent, demandant la liberté syndicale et s'insurgeant contre la C.N.S., au nom du syndicalisme chrétien, le Pape Paul VI envoie à Solis Ruiz, président du Congrès syndical, ministre secrétaire du Mouvement, une lettre qui commence par ces mots : « Mon cher fils » et que lui accorde « comme preuve de son affectueuse volonté «, la Grande Croix de l'Ordre de Saint Grégoire le Magne, en lui montrant ainsi sa reconnaissance « pour les mérites optima de son œuvre en faveur du catholicisme ».

Il faut espérer que tout cela ouvrira les yeux mêmes des catholiques sincères, qu'aujourd'hui peuvent sincèrement combattre le franquisme. Et la jeunesse espagnole, étudiante et ouvrière saura démasquer tous les faux bergers, se libérer de toutes les tutelles et chercher par elle-même le chemin de la liberté.

Qui ne doit jamais être confondu avec le tortueux sentier suivi traditionnellement par les forces religieuses et les forces politiques, aujourd'hui aux prises avec le besoin urgent de remplacer Franco... tout en laissant sur pied l'armature de l'édifice du franquisme.

Etudiants, ouvriers, intellectuels, doivent s'unir contre la manœuvre et chercher les points d'appui nécessaires pour faire face à la situation, menant la lutte de façon lucide et énergique.

L'Espagne bouge. Des milliers d'hommes et de femmes n'attendent qu'une occasion propice pour manifester leur opposition au système, pour faire valoir leur désir fervent de dignité et de liberte.

Les organisations ouvrières, l'Alliance Syndicale, les mouvements de gauche, doivent se montrer actifs et vigilants, guidant et épaulant les mouvements des étudiants et des ouvriers qui, à Madrid, à Barcelone, au Pays Basque, un peu partout, ne cessent de demander uen amélioration des conditions de travail; de protester contre les conventions collectives, de refuser l'intervention des Syndicats verticaux.

Un compte-rendu détaillé des conflits sociaux permanents en Espagne, serait un baromètre singulièrement illustratif sur la réalite espagnole, dans laquelle l'action des étudiants s'inscrit comme le nouvel acte d'un drame qui ne prendra fin qu'avec l'effondrement total et définitif de la dictature et des oligarchies qui la soutiennent.

Attention à l'Espagne ! Nous sommes peut-être à la veille d'evènements importants.

Vu de Washington

L'ATOME A RENDU la coexistence inévitable

De grands changements, amorcés depuis bien longtemps, devinrent tout à fait évidents dès que fut lancée la première bombe atomique sur Hiroshima. Les gens éclairés s'aperçurent que la guerre ne pouvait plus être considérée comme une « extension de la diplomatie », selon la vieille thèse de Clausewitz, car cette technique nouvelle ne permettrait plus de distinguer entre vainqueurs et vaincus.

Une limite fut donc fixée pour les rivalités nationales, celle du suicide mutuel. Et comme les petits conflits pouvaient mener au grand, il n'était plus possible de s'attaquer aux lignes de ravitaillement de révolutionnaires coloniaux, surtout si ces lignes de ravitaillement passaient par le territoire de pays équipés d'armes nucléaires.

Le plus petit pays, par exemple Cuba, pouvait donner des bases militaires à un géant nucléaire et menacer, ainsi l'autre géant nucléaire. Le désespoir et la misère chez les petits, devenaient donc une source de danger intolérable pour les grands.

Les désespérés, en effet, se débattent et peuvent tout faire crouler dans leur désespoir.

Deux hommes, morts dans l'année 1963, exprimèrent ces nouvelles réalités avec une grande éloquence : Jean XXIII et John Fitzgerald Kennedy. La coexistence, dirent-ils, est inévitable si nous voulons éviter la guerre, mais l'aide aux pays pauvres est tout aussi inévitable.

Naturellement, de si profonds changements dans la vie internationale produisirent d'autres changements qui semblent contradictoires. Ainsi l'atténuation du danger de guerre en Europe déclencha la renaissance du nationalisme français, alors que d'autres nations se tournaient vers leurs problèmes internes à cause des limites fixées à l'aventure internationale.

Par exemple, l'U.R.S.S. ne craignant plus l'annihilation ou l'invasion, se vit forcée d'améliorer le niveau de vie de ses citoyens.

Aux yeux des Chinois pauvres, ces concessions de Moscou aux citoyens soviétiques équivalaient à la trahison de la fraternité communiste internationale. La Chine se joignit donc aux autres pays pauvres — on peut même dire qu'elle devint leur leader dans leur campagne pour une répartition plus équitable des ressources de l'humanité.

Cette campagne est aggravée par le fait que la technologie moderne permet aux pays développés de croître économiquement beaucoup plus vite que les pays sous-développés. Et chez ces derniers, les premiers progrès technologiques, c'est-à-dire dans les domaines de la santé et de l'éducation, qui exigent le moins d'investissements de capitaux, aggravent le problème de la pauvreté en causant une explosion de population. Car les gens ne meurent plus aussi facilement, sont de plus en plus éduqués et peuvent se rendre compte que dans les pays développés d'autres humains vivent dans l'aisance.

par M. P. DEAN

Par conséquent, les pays pauvres ont fait alliance et protestent avec aigreur contre les pays riches qui n'aiment pas être critiqués par ceux qui reçoivent leurs aumônes. Et juste au moment où les pays pauvres ont besoin de l'aide des pays riches, ceux-ci ont de l'aversion pour ceux-là.

Cette aversion a été très marquée aux U.S.A. parce que la rébellion des pauvres sur le plan international a eu des conséquences internes en Amérique. Indubitablement, la rébellion des Noirs américains contre leur état de citoyens de seconde classe a été influencée par l'émancipation de l'Afrique. Les législateurs américains qui s'opposent à l'intégration des Noirs, s'opposent par conséquent aux revendications africaines et y voient l'influence du communisme. Ils s'indignent surtout contre le raisonnement selon lequel les U.S.A. ne peuvent pas tenir le rôle de leader des pays à population de couleur si les Noirs américains sont maltraités.

La réaction des législateurs américains représentant les régions racistes est de sacrifier, non pas leur conviction raciste, mais le rôle de leader de leur pays. Ce conflit entre pays riches et pauvres devient donc racial.

Cette tendance des U.S.A. vers l'isolement est aggravée par ce qui se passe en Europe où de vieux alliés de l'Amérique semblent rejeter l'hégémonie américaine. Les Américains qui veulent le retour à l'isolationnisme se cramponnent donc à des formules d'alliance périmées. Ils voient en de Gaulle non pas un allié mais un rival, des mains de qui il faut arracher l'Europe, en commençant par l'Allemagne, afin de le forcer à se soumettre.

La liste d'événements de 1963 que je vous donne ci-après est très courte, mais elle est composée d'événements qui expliquent les grands changements de 1963.

— Traité interdisant les essais nucléaires non souterrains.

— Résolution à l'O.N.U. (appuyée par l'U.R.S.S. et les U.S.A.) interdisant de placer des armes nucléaires en orbite dans l'espace.

— Accord permettant aux citoyens de Berlin-Ouest de traverser le mur et négociations en vue de prolonger cet accord toute l'année.

— Refus de de Gaulle d'accepter la G.-B. dans le Marché commun.

— Achat de blé canadien par les Soviétiques.

— Projet de Khrouchtchev d'affecter 40 milliards de roubles pour

(Suite en page 2.)

GRAND MEETING POUR L'ESPAGNE LIBRE à TOULOUSE

Sous la présidence de Louis LECOIN

LE DIMANCHE, 12 AVRIL

RETENEZ CETTE DATE : CE SERA UN GRAND EVENEMENT TOULOUSAIN !

Dans le prochain numéro, nous publierons les noms des orateurs et la Salle où aura lieu ce rassemblement d'amis de l'Espagne Libre.

Pour la défense du droit d'asile en France ! Pour la libération de l'Espagne !

TOUS AU MEETING de Toulouse, le 12 avril 1964 !

— Depuis que je m'occupe de syndicalisme, je me sens plus près du prolétariat.

Echos... de Presse

SE GUERIR DES INDIVIDUS. — Voilà un avis, que les anarchistes et autres libertaires ont fait leur de tout temps; car sans vouloir méconnaître les compétences d'autres individus et les utiliser, ils ne tiennent pas à abdiquer leurs personnalités et à admettre des surhommes. C'est une des raisons pour laquelle dans leur enseignement, leur propagande, les anarchistes ne cessent de mettre en garde les humains, par trop confiants envers une bonne quantité d'individus qui leur promettent monts et merveilles et même de leur apporter la lune sur un plat, sans oublier de bien vivre aux dépens de ces pauvres confiants tout en leur étant néfastes en fomentant, à l'occasion, des catastrophes.

Les réflexions de ce jour me sont naturellement suggérées par la lecture de la presse, dont je citerai quelques extraits inévitablement suivis de commentaires.

Pour commencer voici le cas d'un individu dont on aurait pu croire que les humains étaient guéris après les désastreuses expériences récentes; il n'en est pourtant rien,

(Suite en page 8).

COMMENTAIRES

Dia tras dia

HEREDEROS ESPUREOS

COMO los nuevos ricos buscan un árbol genealógico que les parezca presentable ante la opinión del mundo elegante a que se ven ascendidos gracias a su dinero, ahí tenemos a los sedicentes «sindicalistas» de la España franquista esforzándose en buscarse origen un poco honroso. Como no les parecen aceptables los pistoleros del Libre, para las necesidades de la causa; como, por lo demás, la Falange no tiene ningún arraigo en la conciencia española; sus orígenes son obscuros y los hombres que formaron el famoso grupo «fundacional», todos tránsfugas de un partido o de una organización u otra — aparte José Antonio, señorito «bien» que se propuso eclipsar el nombre de su padre y al que la República cometió el error de matar, convirtiéndole en mártir, cuando no era más que un muchacho rico y ocioso, destinado a ser víctima de Franco, que no hubiera aceptado que nadie pudiera hacerle sombra — veamos cómo los hoy jerifaltes falangistas y nacional-sindicalistas se dedican a deshonrarnos, viniendo a significar que la C.N.T. es su madre. Y, conclusión lógica, cuando los hijos son bastardos, la honra de la madre queda en entredicho.

Un tal Félix Alférez Rodríguez, «obrero del Metal», al que sin duda en su casa conocen íntimamente, ha declarado en el Congreso Sindical: «La antigua aspiración de los viejos anarco-sindicalistas — de lo que me precio haber sido — de conseguir sentar en los Consejos de Administración de las empresas al Trabajo y al Capital, nos la ofrece ahora, no en la calle a tiros, sino en un debate público, la Organización Sindical española».

A este ex-«anarco-sindicalista» la montura le va ancha: no se enteró de que a la C.N.T. no le pasó nunca por la mente «sentar en los Consejos de Administración al Capital y al Trabajo»; sino abolir al capitalismo y organizar una sociedad de productores. El hombre cumplió las órdenes que le habían dado; debía decir que era un antiguo «anarco-sindicalista» y lo dijo. Pero nosotros le relevamos del compromiso: jamás lo fué, ni ganas de que lo hubiese sido nunca.

Esto, con ser molesto para la «madre», afligida por hijos tan descastados, no es lo más grave. Lo más grave es que, como otros que les sirven en mucho de modelo, aunque digan combatirlos, no vacilan en apropiarse a quien les viene en gana, echando lodo sobre recuerdos que no podemos dejar manchados e indefensos.

Mucho nos separó de Angel Pestaña, en sus últimos años. Se alejó de la C.N.T. — fué expulsado de ella, dicho sea en descargo suyo — y fundó el Partido Sindicalista, error craso, que pagó muy caro.

Pero no podemos consentir, sin protestar enérgicamente, ya que otras personas más allegadas a él no podrán hacerlo, por ignorarlo, del uso indecente que de su nombre hacen los que publican «Sindicalismo», pretendida revista independiente que se publica en Madrid y que es órgano de la C.N.S.

En la tal revistilla, y firmado por un C.L.M. — suponemos que bajo estas iniciales hoy un individuo llamado Ceferino L. Maestú, uno de sus colaboradores — aparece un artículo titulado «El Partido de Angel Pestaña» — Por una solución sindicalista», en el que se afirma que Pestaña se entrevistó con José Antonio Primo de Rivera, en el mes de septiembre de 1935 y en Barcelona. Dice ese sujeto que comieron juntos en un restaurant del Tibidabo. Comida organizada por un tal Camilo Olcina, según ellos «el primer dirigente cenetista que había pasado a la Falange por obra de Julio Ruiz de Alda».

Es muy cómodo fabricar la historia, cuando los interesados dejaron de vivir. Pestaña no puede decir que no es cierto, que tal comida no existió y que aún existió mucho menos la pretendida correspondencia iniciada con José Antonio, «intercambiando ideas...» ¿Qué ideas?

De ello a suponer que Pestaña estaba más o menos comprometido con la Falange y con su jefe, no hay más que un paso, que los «sindicalistas» de la C.N.S. franquean con el desenfado y la frescura que les son habituales.

Recordamos a Pestaña, ocupándose obscura y modestamente, de los depósitos de material de Albacete en noviembre de 1936. Le recordamos, prestándonos, en los días trágicos de la defensa de Madrid, todo su concurso, cargando los camiones con que íbamos a buscar armamento. Lo recordamos, ya herido de muerte por la enfermedad que se le llevó en 1938, sin ver el fin de la revolución y de la guerra, olvidándose de sí mismo, para prodigarse en aquella tarea sobrehumana de hacer frente a mil enemigos — los más peligrosos no eran precisamente los que teníamos al otro lado de las trincheras.

Y esta última visión de Pestaña, reintegrado moralmente, aunque no sindicalmente, a sus antiguos compañeros, por la comunión espiritual vivida en aquellas horas de máximo peligro, no pueden mancharla ni desvanecerla los que hoy buscan un árbol genealógico a su pasado espúreo.

Hijos de padre desconocido, la C.N.T. rechaza con indignación una maternidad que la deshonra. Busquen, busquen su origen en las bandas del barón de Kœnig; en los criminales a sueldo de la Patronal catalana; en los «sindicatos» fundados por el cardenal Soldevila; en los Sales y los Laguía Lliteras, asesinos de Seguí y que dejaron por muerto a Pestaña en Manresa.

¿Que no les acomoda la ascendencia? Nosotros no tenemos la culpa de que nacieran en un lupanar y de que su fin inevitable sea, si no tienen tiempo de ganar las fronteras, el que reservó el pueblo a Bravo Portillo y a los asesinos de Layret.

Federica MONTSENY.

En defensa del prestigio de la C.N.T.

Los militantes cenetistas, por nuestra formación intelectual y moral, analizamos, respetamos y damos valor a todas las iniciativas y aspiraciones que sean concordantes con la finalidad emancipadora que persigue la Organización confederal. Además, aceptamos, y hasta la creemos necesaria, la crítica respetuosa, objetiva y razonada que tienda a esclarecer la verdad y por ende a encauzar nuestras actividades por los senderos de la eficacia y del progreso en general; por contra, repugnan a nuestra conciencia y a nuestra moral los slogans y la crítica, ya sea inconsciente, preconcebida o deliberada, que tienda a desprestigiar a compañeros consecuentes con las ideas y al grueso de los militantes cenetistas.

Si los slogans y las críticas que con supina irresponsabilidad se esgrimen sobre las actividades de la C.N.T., procedieran de elementos afiliados a partidos totalitarios, no haríamos caso; de sobras sabemos que los «robots» que reciben las consignas de las organizaciones monolíticas, antes que defender la verdad y estar bien con su conciencia, sirven los sucios y sacrosantes intereses del partido o de la organización a la cual pertenecen; pero, desgraciadamente, desde hace una buena temporada, los slogans y las críticas en contra de la Organización son lanzadas a voleo por afiliados a la C.N.T. y por otros que se dicen afines a la misma.

A menudo, y con machacona insistencia, oímos decir: A la C.N.T. le falta dinamismo, espíritu de lucha y de consiguiente está estancada en el pantano de la rutina, de los trámites orgánicos y del inmovilismo, por lo que poco o nada hacemos de positivo para liberar a España de la dictadura franquista. Tengo el presentimiento (por no decir el convencimiento) que hay quien de boca a oído quisiera que la Organización confederal, se conviertiera en una masa de pacientes y resignados cotizantes, o sea en una organización teledirigida desde la cumbre por esforzados e infalibles líderes.

Puntualicemos: la mayoría de militantes confederales que pasamos la frontera de Francia, durante los primeros meses del año 1938, teníamos de treinta a cuarenta años, lo cual significa que, al pasar a tierras de exilio, ya llevamos sobre las espaldas 15 o más años de luchas sociales, con su secuela de inquietudes, represiones y persecuciones; no obstante, pasado el período que bien podemos calificar de trágico, de los campos de concentración, de las compañías de trabajadores militarizadas y de la guerra, nos reagrupamos y reorganizamos a la C.N.T. de España en el exilio, con miras a la liberación de nuestro desgraciado país del yugo fascista.

En efecto, en el año 1945, nuestros efectivos, en el departamento de los Pirineos Orientales, sumaban mil ochocientos afiliados a la Organización, la cual estaba organizada a base de federaciones locales, comarcales, departamentales y regionales, cuyos afiliados sumaban la respetable cantidad de veinte mil. En la época de referencia, era tanto el entusiasmo y la confianza que reinaba entre los exilados que cuando se celebraba un acto público en Perpignan, Toulouse, Béziers, etc., estábamos seguros de poder llenar la sala de uno de los teatros o de los cines de más capacidad de la ciudad en que tenía lugar el mitin o la conferencia. Sin embargo, a veces meditando sobre nuestra condición de exilados, pensaba: tanto nuestra Organización, como la U.G.T. y los partidos políticos españoles antifascistas, nos encontramos en tierras de exilio en idénticas condiciones que se encuentran las familias sin sucesión, que fatalmente están destinadas a extinguirse por falta de la normal renovación. En fin, el despeje de la incógnita dependía del tiempo que permanecería en pie la dictadura del general Franco.

El régimen franquista, sin escrúpulos de orden moral de ninguna clase y apoyado por el capitalismo mundial, el Vaticano y en particular por los poderosos recursos de los Estados Unidos, mediante procedimientos expeditivos, hace cinco lustros que se mantiene en el Poder, por lo que ni a la C.N.T., ni a la U.G.T., ni al Partido socialista español, ni a la francmasonería, ni a los partidos políticos exilados, a pesar de todos los esfuerzos, no nos ha sido factible poder abrir brecha en el andamio que sostiene la dictadura, a pesar que sus cimientos descansan sobre los cráneos de más de un millón de muertos.

Desde que la C.N.T. en Francia empezó a actuar a la luz pública, casi permanentemente he desempeñado cargos orgánicos, tanto en el área local como en la regional, por lo que me ha sido dable constatar el continuado esfuerzo que han hecho muchos viejos compañeros para mantener en pie las pequeñas Federaciones locales, a fin de que, afectadas por desplazamientos de trabajo de los afiliados a las mismas o por otras causas, no se disolvieran. Podría citar el nombre de muchos compañeros que, con paciencia de santos, año tras año, los domingos, han andado varios kilómetros para cotizar el sello confederal a los compañeros que trabajan en las casas de campo, enclavadas en el perímetro de la población. La compañera Rosario Dolcet, nos podría hablar largo y tendido sobre esta cuestión. Precisamente, gracias a la abnegación, a la modestia y el amor a las ideas de muchos viejos compañeros anónimos, la C.N.T. y la Prensa confederal han podido desenvolverse regularmente y con eficacia. Las Federaciones Locales, radicadas en las grandes poblaciones, todavía mantienen efectivos de importancia, debido a la reserva de viejos compañeros, dispuestos siempre a mantener en alto la bandera confederal, mientras les quede un poco de aliento y de vida. Si los jóvenes oportunamente hubieran entrado a militar en las filas cenetistas con el mismo entusiasmo y modestia, tal como nosotros lo hicimos en nuestra juventud, estaríamos más unidos, seríamos más fuertes y podríamos pensar en el futuro con más confianza y optimismo que en el presente.

Tal vez pasada la tormenta del exilio, compañeros estudiosos harán el balance de las diferentes actividades que ha tenido la C.N.T. expatriada, con sus plenos y congresos, el volumen de cotizaciones, donativos, suscripciones, etc... los actos de propaganda celebrados en todas las ciudades de Francia, en defensa de la libertad del pueblo español y en la divulgación de las ideas que nos son queridas, el sostenimiento de nuestros semanarios y revistas con tesonera voluntad y, sobre todo, los compañeros que saliendo voluntariamente de este país fueron a España a ofrendar generosamente su vida en aras de la libertad de los pueblos de Iberia.

Tengamos confianza que en el futuro, cuando la C.N.T. pueda actuar en España, se nos hará justicia a todos los militantes que en España y fuera de ella hemos hecho todo cuanto ha estado a nuestro alcance para valorizar el prestigio, la dignidad y la eficacia de la Organización confederal.

Andrés CAPDEVILA

Libres opiniones

De mi diccionario :

EL DISFRAZ

(Artificio para desfigurar o disimular)

Sin duda alguna, el maestro de los maestros en el uso de este artificio fué Maquiavelo, fundador de la escuela que lleva su nombre y que aún hoy tiene infinidad de discípulos, ya que sin su precioso manual es imposible toda carrera política, carrera que nuestro diccionario define como el « Arte de gobernar ».

Saint Just decia : « Todas las Artes han producido obras maestras. El arte de gobernar no ha producido más que monstruos », y la picardía popular añade que es el arte de engañar y como sabemos que el engaño sólo se consigue desfigurando o disimulando la verdad de ello, indudablemente resulta la mentira, pero como esta tiene tan fea figura, no se puede presentar sin disfraz; he aquí por qué el disfraz recobra tanta importancia en este mundo, hasta el extremo de que la habilidad que se tenga en la elección del mismo, dependerá la continuidad de un sin fin de intereses y sistemas. De acuerdo con que « el hábito no hace en monje », pero no es menos cierto que cuando vemos a un individuo vestido con sotana por la calle, pensamos enseguida : ese es un cura. Pero si un día se le ocurriera a la humanidad vestirse toda con sotana, entonces tendríamos que deducir; o que somos todos curas o que no sabemos quién lo es y tendríamos que empezar a ir mirando un poco por debajo del ropaje de cada uno para saber a qué atenernos. Es posible que esto no ocurra, porque la sotana inspira poca simpatía. Sin duda es por eso que ya hasta se la quitan los mismos curas y se visten de paisano.

En la vida de los humanos, el traje ha jugado y juega un papel importante, el vestir diferencia a los hombres entre sí, por esa razón, yo creo, más que por la de intemperie, es por la que prospera poco el desnudismo. ¿ Como diferenciar un general de un soldado en un ejército de desnudistas ? Bastante pena les da ya a los ricos en muchos paises el que a la criada o al obrero, fuera del servicio o de la fábrica, se les pueda confundir en la calle con la dama o el señor. Decía, pués, que los uniformes o los trajes son lo que en gramática los adjetivos calificativos; mientras cada uno lleva el que por su función le corresponde, todo el mudo sabe a qué atenerse; ahora bien, cuando cada uno se viste con el que le da la gana, entonces el traje es un disfraz, y, cuando todo el mundo se disfraza, es que estamos en carnaval.

En política, este papel lo juega un color o una etiqueta; cada partido tiene la suya propia y mientras esto correspondía a su verdadera esencia y cualidad, todo mortal sabía donde estaba su aspiración ideal, pero eso ocurria en tiempos lejanos, cuando las definiciones definian algo y se sabia lo que decir decía, así... república, monarquía, socialismo, cristianismo, fascismo, comunismo...

Los pueblos han podido, en el curso de la historia, ir probando el sabor de los panecillos salidos de todas estas pastelerías, y la verdad es que todas estas excelentes artes de gobernarle le han ido dejando mal sabor de boca; de aquí que el caramelo que resultó amargo, para hacerlo tragar de nuevo, se le tenga que cambiar el envoltorio o la etiqueta razón de este genial engañabobos, salido de los laboratorios Maquiavelo que se llama Democracia y como todos los partidos, organizaciones y dogmas se cubren ahora con este manto, hacen de la Democracia un disfraz y del mundo político y social un permanente carnaval.

Parece ser, que los únicos que *aún* no nos hemos disfrazado con él, somos los libertarios y anarcosindicalistas; por eso es que vamos atrasados y hacemos el ridículo, al no hacer lo que hace todo el mundo y la prueba, se nos dice,

(Suite en page 6.)

Vu de Washington

(Suite de la page 1)

développer la production d'engrais chimiques.

— Révélation par Moscou du nombre (cinq mille) d'incidents de frontières entre les troupes russes et les troupes chinoises.

— Premier vote en bloc des Asiatiques, Africains et Latino-Américains à l'O.N.U., contre les U.S.A. et l'U.R.S.S., pour élargir le Conseil de sécurité et le Conseil économique et social.

— L'agitation des Noirs s'intensifie aux U.S.A., de même que la réaction des Blancs.

— Offre américaine de former une force multinationale de navires équipés d'armes nucléaires : l'Allemagne accepte, la France refuse.

— Demande de McNamara aux pays européens à l'effet que leurs contributions à l'O.T.A.N. soient accrues.

— Menace de de Gaulle de faire éclater le Marché commun si ces conditions agricoles ne sont pas acceptées.

— Amadouement des Allemands par les Américains à qui les Allemands promettent des concessions commerciales.

— Assassinat de Kennedy.

REPORTAGES

Desde Montevideo:

La Revolucion americana

Con un grado de intensidad que varía según el estado de miseria, el alcance cultural, la madurez combativa de las masas populares y la opresión o libertad que ofrece la inteligente elección de cada gobierno, aquí en América Latina se está viviendo desde hace una media docena de años, un período pre-revolucionario de carácter popular y emancipador bien definido, que alcanza a todo el continente, como jamás antes se había conocido.

Las aspiraciones de todos y cada uno de estos países son, en principio, comunes, romper las cadenas que los oprimen e impiden colocarse a la altura de los pueblos avanzados política y económicamente. La magnitud del paso a dar y las consecuencias y resultados en cada caso dependen, como está ocurriendo en los países de Africa, de dos factores : la violencia y la sangre puesta en juego, y la idiosincracia y carácter de cada pueblo. No se puede comparar, por ejemplo, el caso de Bolivia, Perú o Brasil, donde la magnitud del drama alcanza a límites de tener que vender los hijos menores para su futura explotación, con el Uruguay, donde la libertad y nivel de vida siguen, a pesar de la tremenda crisis actual, muy superiores a casi toda América Latina.

Este estado de cosas hace recordar la situación vivida en España en el periodo de 1931 a 1936, cuando la alta madurez política que alcanzó el proletariado de nuestro país reclamaba nuevos horizontes de vida por los campos de Andalucia, Extremadura y Castilla, finamente ahogados en sangre por el fascismo.

La United Fruit y otras compañias petroleras, industriales y bancarias norteamericanas se llevan de estas tierras miles de millones de dólares, lo que significa una permanente sangría difícil de soportar, a la vez que un robo descarado.

Para despojar de sus riquezas a estos países, no siempre se emplea la política engañadora y charlatana. Cuando esa táctica no da los resultados esperados, se recurre a la violencia, a derramar sangre sin más razón que la fuerza. Así ocurrió en Guatemala y asi vuelve a reproducirse en estos dias en el Perú y en Brasil.

La agresión a Panamá cometida hace apenas unas semanas dejó un saldo de veinte muertos y trescientos heridos. Esta vez no fué más que el estallido contra la humillación que soporta el pueblo de Panamá. Los yanquis ocupan las mejores viviendas, los mejores empleos. Los panameños, como en la mayor parte de estos países, son, en su propia casa, en su patria, descriminados en los empleos, en los salarios y en todos los órdenes.

Para que ahí en Europa, principalmente los compañeros de Francia, puedan formarse una idea de cuál es la verdadera situación actual de América, de esta América que atraia a los emigrantes económicos de toda Europa y de la que ahora emigran todos los que pueden, de esta América tan soñada por gallegos e italianos, les adjunto, para que sea reproducido integramente por « ESPOIR », el artículo de fondo del diario uruguayo « Epoca », del que me honro haber contribuido a su fundación. Se trata de un diario valiente e independiente, que fué fundado y vive únicamente *para decir la verdad* y es sostenido por el apoyo y esfuerzo popular.

Dice así « Epoca » con fecha 8 de febrero :

« En los últimos dias, las noticias sobre varios hechos ocurridos en países hermanos de América Latina, nos acercan cada vez más al convencimiento de que en el Continente se está produciendo un poderoso alumbramiento de fuerzas populares dispuestas a dar por tierra con los antiguos y poderosos privilegios detentados por las clases económicamente más poderosas, protegidas por gobiernos aliados al capital nacional y extranjero.

Esas oligarquías que han amasado fortunas en los grandes latifundios latinoamericanos, en la gran industria o en la explotación minera, se enfrentan hoy a la acción decidida de quienes — directa o indirectamente — han sido sus vasallos o han sufrido las peores injusticias de un régimen despiadado de perpetua explotación. En la dura alternativa de perder sus privilegios no se resignan ni siquiera a ofrecer parte de sus posesiones — en una actitud al fin de cuentas, inteligente — para salvar el resto. Los fusiles y las ametralladoras que esgrimen los grandes hacendados brasileños ante el avance de los campesinos sin tierras y con hambre, son un símbolo de esa terca y violenta actitud.

La miseria de muchos años, el hambre, el desemparo más desnudo y trágico, han operado en el campo brasileño una toma de conciencia de los trabajadores más pobres y desheredados. « Hemos esperado demasiado », ha dicho un líder sindical campesino y de las esperas y de las palabras han pasado a la acción, ocupando las tierras que se les han negado durante tantos años. El presidente Goulart, en una actitud que le honra, ha ordenado a la fuerza de la policía y del ejército que quite, a cualquier precio, las armas a los hacendados y latifundistas, como única forma de mantener la paz y como un explícito reconocimiento a las razones de los campesinos.

Casi simultáneamente a este hecho, en el Cuzco se producían hechos similares. Campesinos peruanos, en el mismo grado de miseria que sus hermanos brasileños, irrumpieron en propriedades de grandes empresas y de hacendados latifundistas para instalarse y trabajar esas tierras de las cuales han permanecido marginados.

En este caso la reacción de las fuerzas del gobierno fué violenta y muchos campesinos encontraron la muerte, como culminación de una vida de padecimientos físicos y morales.

Estos brotes de violencia campesina, condenados por los reaccionarios de siempre con el manido canto de la conspiración « castricomunista » responden a una legítima defensa contra el ejercicio de otra forma de violencia mil veces peor, por su propia duración de más de un centenar de años y por su disfraz bajo el signo del « orden constituido » y de la « legalidad », en ese terreno donde el derecho positivo deja amplio margen al desarrollo de las injusticias más despiadadas, en nombre de una falsa noción y de un interesado ejercicio de la libertad.

Las fuerzas que representan esos campesinos brasileños y peruanos, en ejecución de elementales normas de justicia social y económica, en defensa de su derecho a la vida, en protección de la vida de sus mujeres y de sus hijos y de las generaciones futuras nos merece una adhesión sin reservas.

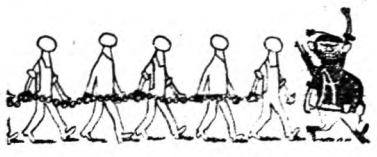
Constituyen la vanguardia de la Revolución que en América Latina tendrá lugar en esta segunda mitad del siglo XX, cuyos alcances serán mucho más trascendentales por cierto que los efectos salidos de la obtención de la independencia política de nuestros pueblos, hace ciento cincuenta años. Ahora esos pueblos reclaman imperiosamente su felicidad, su pleno desarrollo material y espiritual, el acceso integral a las fuentes de la cultura y del bienestar social. Si los detentadores del poder económico y del poder político no comprenden las urgencias de estas horas decisivas y no se resignan a ejercer honesta justicia ante los reclamos de los pueblos y ante las angustias de los más desheredados, la Revolución se hará por la fuerza y con la sangre de muchos; pero se hará y se hará en justicia ».

La suerte de América Latina entra ahora en una nueva fase de su destino histórico. Las riquezas naturales y los productos de exportación e importación empiezan a ser codiciados y su posesión va a ser disputada por otras grandes potencias, lo que quiere decir que la « ley » del más fuerte se repite una vez más después de 150 años, cuando España fué desalojada de estas colonias por los yanquis.

El General Charles de Gaulle continuando su audaz política expansionista, hará su entrada triunfal muy pronto por estas latitudes. Es muy difícil de prever las repercusiones que, sin duda alguna, la visita y los planes de de Gaulle han de producir en estos países.

Sin embargo, nada ni nadie podrá detener el proceso de liberación de América que, como muy bien dice « Epoca », « corre de la mano con la historia ».

PARDO ARIAS.



LES LIVRES

(Suite de la page 8.)

Quelle belle figure que celle de Rabindranath Tagore — 6 mai 1861-7 août 1941 —. Ce dernier comme les autres personnalités influentes de l'Inde, était aussi d'esprit religieux, mais d'une grande tolérance. Il a écrit de nombreux poèmes où s'il exalte « le culte de l'amour il ne veut se désintéresser de celui de la liberté ». Si entre Tagore et Gandhi se trouvent de nombreux points de similitude, d'action et de pensée, il y eut en 1921 un petit accroc entr'eux, car l'esprit libertaire de Tagore s'inquiéta du nationalisme de Gandhi.

Je clôturerai par ce que fait connaître Hem Day dans les premiers chapitres de son livre : La vie des Hindous, (ou Indiens), la classfication et la nomenclature des cartes, la description de la surpopulation et de la misère, etc...

En lisant le livre, les curieux qui veulent se documenter seront satisfaits.

CYRANO.

(1) Editions « Pensée et Action », Bruxelles-Paris, 1962.

Prix, 80 F belges ou 8 F français.

Imágenes del Canadá

FOLKLORE INDIO

Con razón se denominan mares internos a los grandes lagos. En el Mediterráneo, nunca vimos temporales que igualecen a los que se producen aquí. Nosotros, que nacimos arrullados por el ruido del Cantábrico, en estas costas nos encontramos en nuestro elemento. Contemplando las múltiples formas, que el agua adopta en la formación de las olas, y siguiendo con la vista su marcha arrolladora, hasta que, estrellada contra las rocas, se desintegra en especie de polvo y espuma, pasamos el tiempo hipnotizados, recordando el Rompeolas de Santurce y los tiempos de nuestra infancia.

Estos lugares se asemejan a aquellos en todo, menos en el olor de la brisa, que en vez del salitre marino, trae la suave fragancia pinariega de los interminables, casi oceánicos, bosques que nos rodean. Pero es hora de que levantemos campamento; pues nos encontramos en la bahía, llamada, del Oeste — una de las reservas — y queremos asistir al festival que tiene lugar a las dos de la tarde en Wikwemikong.

No obstante, antes de abandonar el sitio, queremos decir algo sobre los hombres que aullan y que no nos han dejado dormir en toda la noche, con su persistente imitar a los lobos.

Esta salvaje costumbre de los indios, sigue muy en boga, y la practican siempre que están contentos. Los pieles rojas (algunos son más negros que los senegaleses) aullan pegándose con la palma de la mano en la boca, para hacer más característico el aullido.

En su folklore, dicha costumbre, no solamente viene a reemplazar las canciones de los campesinos españoles, al dirigirse en bandas hacia las romerías de los pueblos vecinos, o al ir y venir de la labranza, sino que el indio debe creerse protegido, al identificarse, en su marcha a través del bosque.

El caso es, que ni a Valentina, ni a mi, nos han quedado ganas de volver a instalar nuestra tienda de campaña en una reserva.

Los mismos lobos, suelen aullar con frecuencia a la caída de la noche, comunicándose los movimientos de cervideos; pero raramente su diálogo se prolonga más de algunos minutos.

Después de dos horas de marcha, envueltos en las nubes de polvo, que las carreteras sin alquitranar producen en el verano, llegamos a Wikwemikong, donde el numeroso gentío y el movimiento de indígenas, en sus pomposos trajes ceremoniales, nos hicieron percatarnos del gran tren de los preparativos.

Entretiempo aprovechamos para visitar el pueblo. Las casas, contrariamente a lo que es habitual en los establecimientos indios, están bien construídas y dotadas de confort. Inclusive las barracas, de más pobre apariencia, están coronadas de grandes y multiformes antenas receptoras para los aparatos televisores.

La escuela es nueva y grandísima; más en ella solamente se siguen los cursos de primera enseñanza. Como no hay hoteles, sus amplias aulas han sido convertidas en comedores y dormitorios provisionales, en los que han sido hospedados los participantes y donde también se sirven alimentos a los que hemos venido en espectadores.

A la hora exacta, señalada en el programa (aquí no existe la fea costumbre del retraso) se da comienzo al festival con la Danza de Bienvenida. La música es rudimentaria, y los únicos instrumentos, tambores; cuyo enérgico TOM... TOM... es idéntico al que tantas veces hemos escuchado — en el cine — de las tribus africanas.

Este monótono sonido tiene, sin embargo, penetrante efecto psicológico, que afecta a danzadores y público en general de manera extraña. Algunas veces hemos pensado, si no será ésta la razón del éxito obtenido por los hacedores de ruidos tan abundantes en nuestros dias; quienes también acompasan sus extravagantes ritmos, con la misma pobreza musical de los hombre sin civilizar.

La Danza de la Victoria, la de la Guerra, la de los Peces, la del Aguila y muchas otras, veintidós en total, fueron ejecutadas sin que notásemos grande variación de movimientos; pues aparte la formación del grupo y el número de individuos, los saltos y gesticulaciones son siempre iguales o muy parecidas. Lo más atrayente que hamos encontrado, han sido la variedad de vestidos que emplean, hechos a base de gamuza fina y, sobre todo, de plumas preciosas. En la Danza del Aguila, por eemlo : diríamos que los danzadores se han convertido en verdaderas aves prestas a tomar vuelo.

En cuanto a los cantares, sucede algo parecido, todos están basados en asuntos que han tenido y tienen muy preocupados a los indios; la guerra, el amor, las curaciones, etc., etc.

Al canto le han atribuído tanta importancia, que de él esperan, como de la danza, las más grandiosas acciones. Lo mismo la muchacha enamorada, que el anciano enfermo, creían y siguen creyendo (hay debe ser algo menos), que del poseer el cantar adecuado depende la solución mágica de sus respectivos problemas.

Debido a estas supersticiones, los cantares son cosa sagrada, que se respeta religiosamente y se cotiza a precio de oro. El plagio es inadmisible, porque los poderosos espíritus harían caer sobre el plagiario todas las desgracias del cielo

Las naciones indias de los Crees, afamadas por el poder curativo de sus canciones, se hacían cotizar 100 bushels (3.636 kg.) de trigo, por cada una que vendían a otras tribus.

En la reserva de los Blackfoot (Pienegro) se han vendido cantares por cuarenta caballos y la canción El Cantar del Ciervo, y de la Gente de Montaña (expresión india) está valuada al precio de la vida de un hombre.

Los cuentos y leyendas, juegan también un papel muy preponderante en la vida de los indios. Estas gentes soñadoras — que se enamoran de las estrellas, que caminan hacia el Sol, que se transforman en rocas, árboles o animales, y que hasta se niegan a salvar sus propias vidas, cuando, cogidos en un temporal u otros peligros, por dejar se realice la voluntad de los espíritus — no podían por menos de crear una riqueza incomparable en cuentos y leyendas.

Respecto al arte indio, podríamos decir es inexistente: puesto que sus esculturas de arcilla y madera — Totems — empezaron a desarrollarse en 1820 y no son más que la reproducción del arte oriental, copiada, por los Haida de las islas Reina Charlotte y Príncipe de Wales, a los cazadores de ballenas.

Entre las figuras más representadas de monstruos y animales — basadas también, como todo el folkore indio, en la mitología — la que prevalece, es la rana; lo cual demuestra, una vez más, el predominio característico de la tradición mongólica, en los indígenas de Norte América.

Como ya dijimos al principio, lamentamos no haya historia escrita sobre los indios. A ver si algún joven indígena, cultivado y voluntarioso que los hay, se dedica a recopilar este gran tesoro, que es el Folklore Indio. La obra sería digna de encomio y valiosísima la contribución a la Civilización Universal.

Acracio ORRANTIA.

(1) La mayoría de tribus indígenas, sino todos, practicaban la antropofagia cuando los europeos llegaron al Canadá.

COLLABORATION

Actualidad

Del Tercer Congreso sindical de la C.N.S. Ponencias, enmiendas, manifestaciones

DE todo hubo. Los observadores extranjeros habrán podido marcharse satisfechos, declarando a los millones de papanatas que leen los periódicos a gran tiraje de Nueva York, de Londres o de París: La España actual es diferente de la de hace dos o tres años. El sistema se liberaliza. El Congreso Sindical ha admitido la discrepancia y la discusión.

Además, las calles de Madrid han sido teatro de manifestaciones de obreros y estudiantes, que no han sido reprimidas con la brutalidad habitual en la Policía. Aunque los manifestantes no creemos fuesen teledirigidos, a Franco no le ha venido mal poder exteriorizar o dejar que se exteriorice una cierta oposición al sindicalismo vertical. De ahí que las órdenes dadas a la fuerza pública no fuesen lo severas que eran, por ejemplo, cuando de reprimir las huelgas de Asturias se trataba.

Pero vamos por partes.

La comedia sindical estaba muy bien organizada. Incluso, como en las Cortes, los jerifaltes de Falange que dirigen la C.N.S. podrán permitirse el lujo de decir: Nosotros hemos propuesto modificaciones de estructuras, para facilitar e incrementar el desarrollo sindical, que la mayoría del Congreso echó abajo, prefiriendo discutir la enmienda presentada por un congresista. El tal congresista, un llamado Galdós — ningún parentesco con el ilustre autor de los «Episodios Nacionales» — empresario por más señas — ¡obrero de pura cepa! — se opuso a todas las modificaciones de estructura y defendió la integridad del sindicalismo vertical tal como ha funcionado hasta ahora. ¡Un «clásico», qué! El papel lo desempeñó maravillosamente, con discursos tremebundos y todo. Y el Congreso desechó — ¡cómo no! — la Moción que presentaba la Ponencia, y discutió la enmienda del Galdós de marras, que pasó al texto de la Moción. He aquí cmo la jugada quedó hecha, de mano maestra.

Luego Solís Ruiz pudo hablar de «que en nigún país del mundo existe un sindicalismo de tan auténtica práctica «democrática» como el de España. Y los observadores interesados pudieron cablegrafiar: El Congreso ha deliberado con mucha libertad. Ha habido Mociones que han sido modificadas por los congresistas. Enmiendas presentadas han sido aprobadas, en detrimento de los textos ya preparados.

Los papanatos internacionales, satisfechos, dirán: ¡El régimen franquista se liberaliza!

¡A otro perro con este hueso! La enmienda aprobada no ha hecho más que dejar las cosas como estaban. El texto suprimido, estaba ya previsto que lo sería. Para esto el Galdós de marras se había bien aprendido la lección recitada.

Las manifestaciones fueron provocadas por obreros según parece pertenecientes a las Juventudes católicas. Reclamaban libertad sindical y elección por la base de los representantes del proletariado. Parece se produjeron en las puertas msimas de la Casa Sindical y que la policía intervino cuando llegaron a las manos los manifestantes y los «sindicalistas» — ¡qué eufemismo! — reunidos.

Todo ello, a la postre, puede servir a la maniobra de largo alcance del Vaticano en España: Los sindicatos cristianos, que, cuando surgieron, fundados por el cardenal Soldevila con el nombre de Sindicatos Libres, no tenían otra finalidad que combatir a los Sindicatos Unicos y asesinar a sus militantes, no pudiendo prosperar, porque llevaban sobre ellos la maldición de su espúreo y criminal origen. Hoy, purgados y depurados por una etapa de luchas contra los sindicatos fascistas, aparecerán a los ojos de los trabajadores como algo de auténticamente proletario. Es posible incluso que la sean... Lo que no lo es, es la mano que los dirige y el espíritu que los inspira.

En todo caso, hoy también han servido la causa de Franco. O la gran maniobra del franquismo, que hoy trata de frenar a Falange, de engañar a la opinión europea, para conseguir la entrada en el Mercado Común y de establecer la confusión suficiente para seguir arbitrando la situación política.

Tenemos, sin embargo, la confianza de que la verdadera oposición no se deja engañar. De que los obreros sepañoles, tanto los ugetistas como los confederales, sabe que, aun cuando la bandera de la libertad sindical es común a todos los trabajadores, sus verdaderos intereses sólo pueden ser defendidos por las organizaciones y los hombres que representan la historia y el porvenir del proletariado español, fieles a concepciones de la lucha de clases que no pueden conciliarse con las encíclicas papales y una concepción del sindicalismo inspirada por los dogmas de la Iglesia.

Y tenemos también la confianza de que, pese a todas las habilidades del Opus Dei, el franquismo no saldrá vencedor de la crisis en que se debate. Porque no hay que engañarse: Lo que hoy se juega es la continuidad de las estructuras, la permanencia de las oligarquías y la supremacía de los intereses que están por encima de la propia presencia física de Franco.

Libres opiniones

ENTRE LA ESPADA Y LA PARED

Si el juez fuese justo, el criminal quizás no sería culpable.

F. DOSTOIEVSKY.
(« Los Hermanos Karamazov »).

Según parece, o he de abstenerme de decir lo que pienso, o he de callar. Se me dice, velada o abiertamente, que no soy compañero, que escribo con espíritu burgués y que ciertas de mis cuartillas son indignas de ser publicadas en las páginas de nuestros periódicos. Se pretende que niego, deformo y disminuyo el valor de nuestras ideas y se me dan consejos trazándoseme el camino que he de seguir como si, por mi mismo, fuese incipaz de aquilatar dónde empieza y cuándo termina lo que es reflejo de las aspiraciones de renovación social que nos animan.

Si quienes así se expresan leyeran con objetividad, sin pasión, aceptando que en la base de nuestras ideas están la libertad de pensamiento y el derecho a exponer honestamente lo que se estima justo y adecuado, es muy posible que las reacciones a que me refiero fuesen más mesuradas. No es lógico, por ejemplo, que la discrepancia de opinión ante un problema determinado, motive un desborde sistemático de la línea que todos deberíamos guardar, dentro del respeto, la tolerancia y la comprensión que mútuamente nos debemos.

Parece que de mi pluma salen « monstruosidades » que denotan mis malas intenciones y desmerecen a la Organización. ¿ Qué puedo haber dicho, o por mejor decir, cómo se ha interpretado lo por mi escrito ? Recuerdo lo que un compañero manifestaba en cierta ocasión ante una Asamblea de militantes : « Si lo dice fulano, es malo ». No entraba en el detalle, daba por descontada la intriga y la mala fé y no estimaba necesario considerar objetivamente el criterio expuesto por el otro militante, partiendo del principio de que, viniendo de él, había de ser automática y definitivamente rechazado.

Tengo la impresión de que algo parecido debe sucederles a quienes buscan, en mis artículos, la frase susceptible de justificar airadas posiciones, sin realizar el menor esfuerzo para comprender las buenas intenciones que pueden desprenderse de un conjunto en el que se expresa una inquietud, fruto de lo que fué nuestro pasado y del presente en que nos estamos debatiendo. Fundándose en actitudes que se quieren inamovibles, es muy fácil llegar a conclusiones extremas y pretender que tal o cual afirmación viene en detrimento de lo que fueron y son nuestros intereses, pero ya lo es menos probar la veracidad de aserto y demostrar todas las malas intenciones que alegremente se le atribuyen.

Se me trata de amigo, desconociendo al compañero, porque he podido suponer que una actitud adoptada en el pasado, pudo no ser lo acertada que en aquellos momentos creímos. Se vuelcan sobre mí los peores insultos, « elevados » los unos, soeces los otros, porque pretendo que ante la imposibilidad de asegurar en lo inmediato el triunfo de nuestras aspiraciones, será preciso que en el incierto mañana español nos inclinemos por lo menos malo, por lo que ofrecerá a nuestro pueblo el máximo de garantías de libertad y de justicia, y a nuestra Organización, las mayores posibilidades de reconquistar el terreno perdido y de sembrar a todo viento nuestros caros ideales. Admito — me negaría a mi mismo si hiciera lo contrario — que pueden no compartirse mis opiniones, pero de ahí a aceptar que la discrepancia justifique actitudes de desprecio que en nada nos favorecen, media el abismo que no estoy dispuesto a franquear.

El que estime que al pueblo español deberíamos hablarle un lenguaje que le sea asequible, el que manifieste ciertas dudas con respecto a la utilidad inmediata del que con frecuencia solemos emplear y hasta la simple expresión del sentimiento que a uno puede causarle la inesperada desaparición de un hombre que jugaba importante papel en los destinos del mundo, todo es motivo de crítica sistemática, cual si se tratara de buscar el desprestigio de un compañero, intentando demostrar que su conducta obedece a intereses diametralmente opuestos a los nuestros.

Pues no, compañeros. Ni estáis en lo cierto ni creo que adopteis la posición más consecuente con nuestros ideales. Dejad que cada uno escriba de acuerdo con su pensar, buscad en las inquietudes que se expresan el buen motivo que las guía y no caigais en el error, harto frecuente, de darlo todo por malo porque hay una frase que os parece descartada. En nuestros medios, más que en los ajenos, tenemos la obligación de ser objetivos y de escuchar a los demás con alteza de miras, siendo indispensable aceptar, por ser principio que no nos parece sufrir discusión, que la Organización ha de trazar su camino partiendo de las « verdades » de que sea poseedor cada uno de sus militantes.

Si me atuviera a lo que con respecto a mi persona se ha escrito, me encontraría entre la espada y la pared y quizás optaría por callarme. Pero celoso de mis derechos, convencido de que soy tan cenetista como el primero y creyendo que mis inquietudes, fundadas o no, revisten un carácter que no disminuye a la C.N.T. ni pone en tela de juicio mi calidad de militante, persistiré en el camino que me he trazado, escribiendo lo que estime útil a nuestra causa, sea cual fuere el concepto que pueda merecer a quienes se placen en críticas desaforadas que suelen tener muy poco de constructivo.

No quiero terminar sin referirme a una curiosa afirmación : la de que nunca pedí, ya que no reclamé, « concesiones » al capitalismo español. Al capitalismo se le combate, se le vence con inteligencia, no se le pide que nos comprenda. Y si se lee sin pasión lo por mi escrito, será difícil, imposible, persistir en el criterio de que olvido quiénes son y dónde se encuentran nuestros verdaderos enemigos.

A. TARRAGO.

Marzo de 1964.

Remembrar

A LA MEMORIA DE FRANCISCO SABATER

Naciste ya rebelde
y sin maldad
trepaste por los muros
de aquel Internado
en pos de un sólo anhelo :
¡ La Libertad !
No eran más de siete años
los que tenías
al huir de aquel antro
de corrupción
que con tu gesto nato
ya maldecías.
De joven, aún muy joven
adolescente
reparaste atropellos
e injusticias
procurando subsidio
a unos huelguistas.
Tu ambición no era el Oro
ni las riquezas;
las que otros poseen
injustamente
abolirlas querías
con tus proezas.
Fuego era en ti el ideal
que defendías
llama roja el combate
de cada día
dando prueba tajante
que lo sentías.
Fuiste bondad y amor
que ilumina el camino
de la esperanza :
Hermanaste al Quijote,
no a Sancho Panza.
Para salvar a España
fuistes empeño
tenacidad, quimera
fuerte acicate;
te distes al combate
con tanta saña.
que loaste « tus » muertos
en la montaña.
Dijón, Lyon, Grenoble...
El Pirineo;
aquel borrico tordo
tu compañero
que te ayudó en los montes
sin regateo.
Ser humano probaste
sin ser ofensa,
ganaste tu sustento
con tu trabajo :
Si alguna vez mataste
fué en tu defensa.
Recuerda Barcelona
y Hospitalet
las incursiones viriles
que les hacías;
las Comarcas te añoran
y hasta Poblet.
Te escapaste del cerco
con gran audacia
que más de cien civiles
te habían hecho,
dos días y tres noches
fuiste maltrecho
para luego caer
en la desgracia.
Aquellos maquinistas
y tu humanismo
no supieron vencer
la imprudencia;
te lanzaste a la vía
que fué tu abismo.
San Celoni maldito
un proletario
te entregó a tus verdugos
sin consecuencia
y se ensañó contigo
un vil sicario.
Par fin te derrumbaron
y con tu suerte
templaste corazones
antes dormidos
los que claman venganza
y desafío.
Pronto llegará el día
en que podamos
reivindicar tu muerte,
tu sacrificio
y gritar a los vientos
fuerte, muy fuerte
que fuistes el héroe
de la contienda
la que llevaste erguido
hasta la muerte.
Te fuiste para siempre
más, prometemos
proseguir el camino
que tú trazaste
y haciéndote justicia
¡ Te vengaremos !

Ramón SERON.

Reflejos del camino

Si « el mundo libre » — y el encerrado — consideran al pueblo español un caso perdido, puede que, en el próximo futuro, lamenten sus inicuas complicidades.

*

El conocimiento del proletariado ibérico, tiene la gran « virtud » de poseer el potente microscopio que, acompañado de la evolución y madurez de los tiempos, le han de permitir, no solamente encontrar su ruta emancipadora al lado de la C.N.T.-U.G.T., sino aquella otra que pudiera reconducir hacia el purgatorio a los miles de asesinos e hipotecarios de España.

*

Lo más perverso de Hitler y Mussolini, consistió en querer ampliar el « espacio vital » de sus pueblos a costa de someter a la humanidad a escalofriantes torturas. Lo más bajo de Franco, ha consistido en dejar en mantillas a sus antepasados inquisidores, agarrotando a los españoles y dejando invadir la Península por los treinta dineros que le dieron a Judas.

A cualesquiera de los tiranos que España ha soportado, puede que la historia le conceda una o varias atenuantes. Más, al Franco-Falangismo, por su reposada premeditación, alevosía, crimen y enñamiento, jamás ningún historiador podrá ni intentarlo.

*

Hasta tanto que la misión de todos y cada uno, no vaya encaminada a quitarse de encima a ese clericalismo de alma corrompida; al militarismo con la espada de la traición y, al político con aviesas intenciones, el pueblo español continuará soportando el voluminoso fardo de sus históricas catástrofes.

Dionisio CRESPO.

« UN CENTENAIRE BULGARE PARLE »

par Nicolás STOINOFF

Prix : 8 F 50

Demandez-le aux Services de Librairie de la C.N.T., 4, rue Belfort, Toulouse, et 24, rue Sainte-Marthe, Paris (10e).

INTERNATIONALE

UTILIDAD E INUTILIDAD

He aqui dos frases heterogéneas que han puesto en ebulición las opiniones de diversos compañeros, que les han hecho optar por el pro, o contra, de estas dos definiciones en causa.

Diversos, repito, han sido los compañeros que han emitido claramente sus pensamientos para defender o censurar la utilidad o inutilidad del sindicalismo, y quiero a mi vez dejar sentado el mio.

Es lógico que, para entablar cualquier discusión, se requiera como base toda argumentación juiciosa, y en esta con más razón que en otras, por tratarse del sindicalismo que desearíamos todos, verlo desenvolverse de la mejor manera, de la que saliéramos todos beneficiados, y muy particularmenete el conjunto de explotados.

Decir las verdades al pueblo trabajador, fué, y sigue siendo, uno de los principios que más prestigio aportó a nuestros ideales de emancipación social. Nuestra sinceridad dió confianza a las muchedumbres, e hizo que los explotados abrazaran con brio nuestros postulados, con los que desencadenaban sus valientes movimientos revolucionarios, que si unos fracasaron, otros los beneficiaron. Dicho lo que antecede, digamos qué significa utilidad : « Utilidad es calidad de útil » dice el diccionario, « es el provecho que se saca de una persona o cosa ». Ahora que sabemos lo que esta palabra significa, pongámonos al estudio y analicemos si el sindicalismo fué útil y continuará siéndolo en el porvenir para realizar la revolución social, aportando todas aquellas mejoras económicás y sociales que espera la clase de los hambrientos.

A partir de la fundación de la Primera Internacional, el sindicalismo tomó un auge ideológico y moral de proporciones gigantescas, al mismo tiempo,, que amplificaba su fuerza combativa en la mayoría de los países europeos y americanos. Fué un movimiento consciente de su capacidad y autonomía, que puso en mal trance al capitalismo de aquella época, desarrollando manifestaciones himalayescas y huelgas revolucionarias. Ese sindicalismo, no paraba ahi sus actividades, sino que dedicaba todos susu esfuerzos por educar a la masa de analfabetos que de más en mayor venian a engrosar sus filas.

No creo sea necesário hacer una exposición total para justificar la potencia del sindicalismo de aquella época, pero útil es señalar como ejemplos a la F.A.U.D. alemana, la F.O.R.A. argentina, la C.G.T. de Pelloutier y Grifuelhes, los sindicatos malatestianos en Italia y la C.N.T. Española, sin menospreciar a los valerosos y no menos excelentes movimientos de Bulgaria, Bélgica, Holanda y EE. UU. Es de primera importancia rememorar los sucesos de Chicago que dieron como resultado el ahorcamiento de cinco trabajadores, y posteriormente a estos acontecimientos la implantación de las 8 horas de trabajo diarias y el 1º de Mayo como dia de reivindicación proletaria que hoy lo han tergiversado en dia festivo, y en muchos paíises ha sido olvidado. Es también bueno rendir homenaje a los sindicatos por la defensa que aportaron al caso Sacco y Vanzetti con sus manifestaciones vigorosas, recorriendo las calles de la mayoría de ciudades del mundo, en protesta del asesinato que iba a ser cometido por el capitalismo americano. Los sindicatos fueron el alma de todas las luchas sociales y de todas las ventajas económicas adquiridas por los trabajadores, desde la fundación de la Primera Internacional y no cabe duda que alentados y sostenidos por la A.I.T., fué el arma más eficaz que poseía el proletariado pora combatir contra los explotadores. En España, el sindicalismo, del que llevo marcados inolvidables recuerdos, él de la C.N.T., fué sin error ninguno un auténtico sindicalismo revolucionario que, pensando hoy, lo que podrá ser mañana, sus enemigos temen más que al diablo y lo persiguen y combaten como no lo hacen con ningún otro movimiento sindical. Si este sindicalismo adquirió la inmensa fuerza y confianza que jamás sindicato en España poseyera, fué por la abnegación y el altruismo de sus componentes, que no traicionaron los intereses del pueblo como otros hicieron; fué por la conciencia de sus adherentes y dirigentes con sus deberes hacia los esclavos del campo y de las fábricas, a los que preparaban intelectualmente para que fueran aptos al desenvolvimiento de la revolución social, obra que se realizaba en los respectivos sindicatos locales. El sindicaismo; he ahí su utilidad; de ahí el provecho que sacaron los trabajadores.

La utilidad del sindicalismo continuará siendo una realidad, cuando todos los proletarios o deseemos y urge que lo queramos hoy más que ayer, para hacer frente a la automación capitalista que viene acrecentándose todos los dias con el despido de cuatro mil obreros por semana en los EE. UU., y dos mil en el Canadá. Los sindicatos tienen mucha labor que desempeñar, pero la tendrán que desarrollar al margen de todo partido político y de todo Estado, asimismo de toda secta religiosa, única fórmula para que los trabajadores vuelvan a reemprender la confianza que han perdido, y los sindicatos la fuerza revolucionaria que les es precisa.

Inutilidad es la calidad de inutil, es decir, que no sirve para nada.

Desde el año 1917, los comunistas rusos vienen corrompiendo el espíritu de lucha de las masas y envenenando la labor revolucionaria de los sindicatos. Al finalizar la segunda gran contienda bélica, los sindicatos fueron siendo absorbidos por los comunistas con mayor acentuación y desorientados de sus verdaderos objetivos; lucha implacable contra el capital y el Estado. Con la victoria rusa sobre los alemanes, el proletapartido comunista y este aprovechó la oportunidad para atraérselo y domesticarlo. Muchos slogans lanzaban entonces, y uno de de los más publicitarios consistia en « Producir primero, reivindiriado mundial simpatizó con el car después ». Paulatinamente pero seguros, iban deshaciendo y matando toda protesta que no favoreciera a los señores del Kremlin. Han sido los comunistas los mayores responsables de la desintegración sindical, porque ella beneficiaba los intereses politicos del partido comunista ruso.

Han sido los yanquis quienes, por miedo del comunismo, han destrozado el poco espíritu sindical revolucionario que existía en América; sindicatos actualmente inútiles, por carecer de la máteria ideológica, social y humana que requiere poseer todo verdadero sindicato que se dedique honestamente a defender los intereses de orden moral y material de los trabajadores.

¿ Cual es hoy el sindicato de utilidad y de provecho para la clase de los explotados ? ¿ Donde se hallan y qué labor fructífera efectuan? ¿La C.N.T. española? desgraciadamente poco puede hacer fuera de su país. ¿La C.N.T francesa? podría, siempre que quisieramos nosotros, vigorizándola con la aportación de las fuerzas que se hallan disiminadas en sindicatos fantoches dirigidos por católicos y no menos políticos. ¿ Qué labor efectuan en favor y defensa del proletariado esos sindicatos mastodontes, afiliados a la F.S.M., que se destacan jactanciosamente con millones de adherentes y no son capaces de manifestarse públicamente contra los régimenes dictatoriales que explotan y maltratan a sus hermanos de labor ? Son sindicatos sin personalidad, son cuerpos sin brazos, que no abarcan el sentir y las preocupaciones de las masas, desinteresándose en absoluto de su educación social, sin la cual son incapaces de luchar dignamente, y si lo hacen, salen defraudadas por la ineficaz fuerza moral y revolucionaria de sus propios sindicatos. Mal que nos pese, decir las cosas claras es lo que tiene que predominar en nuestros medios, debemos reconocerlo antes de incriminar desrazonables opiniones a los compañeros que lanzan su ¡ Yo acuso ! contra los vicios, poniendo las cosas en su lugar. Si los trabajadores no nos esforzamos por tirar por la borda la política y la autoridad personal de los sindicatos, que son las que destruyen todo espíritu de emancipación y de lucha activa contra nuestros opresores, estos no tendrán nunca la mínima utilidad económica y social para las masas ignorantes y hambrientas. Los sindicatos deberán ser revolucionarios al grado o más que lo fué y sigue siéndolo la C.N.T. de España; sino es asi, el apelativo de Inutilidad del Sindicalismo continuará siendo un hecho. Muy difícal nos es pronosticar cual de las dos frases que lleva por título este trabajo saldrá victoriosa de la otra. A nosotros, los productores, corresponde la labor de poner peso en la balanza para que incline a nuestro favor.

Feliz ALVAREZ FERRERAS.
Marzo 1964.

APUNTES DE NUESTRO TIEMPO

SABIDO es que Josué, jefe de los hebreos después de Moisés, en demedida ambición ordenó que el sol se detuviera para permitirle acabar su victoria. Parejo desatino es el intento de tapar el sol con la mano tinta de sangre, que guía a los jerarcas franco-falangistas. Pero de la misma manera que el sol gira alrededor de su eje, la libertad avanza por etapas, derribando las murallas levantadas por las tiranías todas.

La historia de la injusticia se repite cada día. Los soberbios y los vencedores circunstanciales, olvidan con harta frecuencia que el poder conquistado mediante la violencia es puramente temporal, pálida flor de un día. La evolución está orientada por leyes eternas y el discurrir de los acontecimientos nos hace vaticinar que los vencedores de ayer serán los vencidos de mañana.

Ahora resulta que lo que en el pasado fué detestable y grosero, en el presente pasa a ser base de salvación de un sistema montado sobre la infamia y la corrupción de cuerpos y conciencias. El franquismo reivindica para sí el liberalismo que persiguió a muerte en otras circunstancias de triste recuerdo. Así se explica que, el régimen dictatorial quiera hacer democracia sin demócratas, liberalismo sin liberales y sindicalismo sin sindicalistas verdaderos.

Acaba de celebrarse en Madrid el III Congreso Sindical de la C.N.S. El flamante, campechano y ropavejero Sr. Solis, lanzó la consigna: «Por el Congreso hacia la supervivencia», Los Comicios verticales sólo sirven para escamotear la verdad, para sofocar el derecho obrero, para tomar decisiones orquestadas que no se llevan a cabo. La SUPERVIVENCIA nacional-sindicalista comienza a naufragar en las sucias corrientes de una política desencajada de la auténtica vertebración moral y económica del pueblo español.

Más de mil delegados han asistido a las tareas del Congreso sindicalista vertical. La sesión de clausura fué presidida por el vicepresidente del gobierno usurpador, Muñoz Grandes. Y en el momento más crucial de las deliberaciones «obreras», el Ministro-secretario del Movimiento tuvo la desfachatez de decir: «No hay una Organización sindical en el mundo que haya establecindo una base democrática tan extensa como la Organización sindical española»... De las palabras pronunciadas por el Sr. Solís se infiere que el cinismo continúa dirigiendo las acciones inconfesables de los jerarcas falangistas de nueva o vieja camisa.

Se trata de conciliar lo inconciliable: la supervivencia del obtuso capitalismo español con las fuerzas del progreso y el trabajo; es decir, la violación de los derechos sindicales con el Estado opresor y genocida. La terminología y las directrices de la Organización Sindical del Sr. Solís, están en abierta pugna con las realidades y aspiraciones del pueblo que trabaja y sufre. Además, la «línea de obediencia» al mando supremo se ha puesto en tela de juicio, ya que la unidad del Movimiento está rota, deshecha.

Los grupos católicos quieren salvarse de la quema. La casa se viene encima, se hunde. Y en un impulso de alarde demagógico, los falangistas de izquierda han reivindicado el sindicalismo clásico, frente al sindicalismo dirigido por el Estado. Si las cosas siguen asi, y no pueden torcerse, el día menos pensado, los que apuñalaron el cuerpo sano y robusto del sindicalismo español, por la C.N.T. y la U.G.T. representado en esencia y en potencia, van a ensalzar a Pablo Iglesias y Anselmo Lorenzo, para tratar de robar al pueblo lo que sólo a éste pertenece: sus hombres y su doctrina, su honra y dignidad social.

El Congreso se ha divertido de lo lindo a sus anchas. Mas la clase obrera española trabaja calladamente y espera su hora decisiva para escuchar la voz de la verdad. Verdad amarga es que con la victoria de las armas del «Alzamiento Nacional», el sindicalismo revolucionario español fué el máximo derrotado. Pero la España de los Gremios y las Sociedades Obreras, la España del auténtico sindicalismo de contenido socialista y libertario, ha de salir vencedora moral y socialmente de esta prueba dolorosa.

Imposible se hace permanecer por más tiempo a la defensiva. Quien va a remolque de los acontecimientos no hace camino ni historia. Tomar la iniciativa en los hechos, preparar la lucha sindical en el interior y donde quiera que nos encontremos, tal es el imperativo acuciante de esta hora de ahora. Hay que cercar al franquismo, descomponerlo con actos masivos y multitudinarios que merezcan la admiración y el respeto de propios y extraños.

La Alianza Sindical, organismo aglutinador de la clase obrera española, exponente responsable de las aspiraciones de los trabajadores, corazón y cerebro del trabajo, debe redoblar sus esfuerzos para organizar la acción obrera y social en el interior de nuestro país, llevando a todos los lugares del mundo las ideas e inquietudes del proletariado militante hispano. Esta será la mejor manera de demostrar que el sol de la libertad no puede ser tapado por la cortina de humo pestilente que trata de levantar el Movimento de los ejes rotos y las ruedas partidas.

Ramón LIARTE

Si piensas ayudar a los mutilados e inválidos, no esperes a mañana.

Gotas de miel y ajenjo

Yo soy hortelano. Todo mi tiempo es poco para regar y carpir. Cierto. Para leer y escribir, también.

*

Las cosas del Uruguay, malas. Se justifica nuestro criterio de oposición al Estado. No lo deseamos bueno, ni bello, sino su ocaso radicalmente. Es peor que malo, absurdo, loco, desorbitante.

*

Es cierto que algunos no sienten las ideas. Inercia, aunada a la inconsecuencia. La codicia domina. Ni la amistad se libra de los deterioros del tiempo. Apenas se mantiene la afinidad. Y cuesta mantener una agrupación de afines.

*

No desespero en que los hombre sean lo que quisiera no fuesen, burgueses de médula.

*

Ser anarquista es florecer. Es tener intuición de lo armonioso y lo activo. Es, como la abeja, el buscar el alimento en lo limpio y lo hermoso, las flores. En cambio las moscas van a lo bello y lo feo indistintamente, con preferencia a la cloaca, lo sucio, el pantano.

*

¡ Feliz quien busca lo bueno haciendo el bien ! El que tiene ética de hombre libre « sin obligación ni sanción ».

También lo deportivo está al servicio de lo político, del marxismo, subordinado al Estado y al dinero.

*

El comunismo chino es un modo de ser parecido al del mundo capitalista. El Dios es lo autoritario florecido en el pantano del dinero como en el sistema capitalista. Detrás de la burocracia y mesocracia de los más astutos y flexibles, científicos y técnicos con privilegios, la enorme masa de hambrientos, que no se ve o mejor dicho, no la dejan ver a los que vienen de afuera. Pavoroso el drama del hombre. La inercia de todos, la ventaja ofensiva de algusos. El crimen de los atrapadores y monopolistas.

*

Cabeza dura la mía. El 3 del corriente un auto me llevó por delante, chocó ella contra el pavimento y no se rompió. Me estoy curando los machucones. El auto atropelló y huyó. Cosas que suceden.

J. TATO LORENZO

COMITE de REDACTION D'« ESPOIR »

Directeur : A. TURMO
Secrétaire de Rédaction : F. MONTSENY.
Rédacteurs : P. V. BERTHIER, Edouard BRUNET, Et. GUILLEMAU.
Administrateur : J. BORRAS.

DE TOUT ET POUR TOUS

INQUIETUDES

Aguiluchos de la F. A. I.

Los dos eran militantes anónimos de la Federasión. Francisro Sánchez «El Silencioso» de la Subsección del Norte de Madrid. Manuel Cuenca, de M.Z.A., también de Madrid. Cuenca, era la simpatía personificada; siempre alegre y dicharachero. Sánchez serio, y amigo de pocas palabras. Nació en Aguilar del Campo, pueblo de la provincia de Palencia, donde su padre era guarda-agujas. Conocí yo a Paquillo en Madrid cuando contaba ocho años de edad, poco más o menos. Por su seriedad y decisión, me llamó la atención el chico, y pronto fuimos amigos. Amistad que cortó la Parca muchos años después. Le ví, por vez primera, el año 1922.

Cuando se creó la Federación Nacional de la Indust. Ferroviaria, año de 1931, Sánchez fué uno de los fundadores. En el año 1932, fué vocal con el que suscribe, en el Comité de Subsección del Norte en Madrid.

Y Paco no perdía el tiempo hablando. Hacía proposiciones, o admitía sin discusión las de otros compañeros. Su filosofía era HACER y no hablar. De ahí, le vino el sobrenombre del «El Silencioso». Cuando el levantamiento fascista del 18 de julio 1936, Sánchez era vocal de la Sección del Norte, con residencia en Madrid. En unión de otros compañeros de la Federación — no digo los nombres porque andan por allá — y de compañeros de la barriada, Carretera de Extremadura, a la que pertenecía, y donde residía desde que de niño llegó a Madrid, fué uno de los que asaltaron los cuarteles de Cuatro Vientos y Carabanchel, donde le hirieron en una mano.

Manolo Cuenca. Este compañero, muy joven, pertenecía a la barriada del Pacífico, o Puente Vallecas, y fué uno de los que, con José Villanueva Márquez y José María Villarejo, llevaron el cañón a la Plaza de España para bombardear el cuartel de la Montaña. Pertenecía al servicio del recorrido, o levantamiento de vagones, en la estación del Mediodía, y era delegado de su Subsección en la F. L. de Sindicatos Unicos de Madrid, el 18 de julio de 1936.

Los legionarios y moros que trajeran a España, para luchar contra el pueblo, Franco y Yagüe, atacaban la «Casa de Campo»; la F. L. pidió a los militantes de Madrid hacer acto de presencia en los frentes, para conservar la moral de los compañeros. Sánchez y Cuenca no se hicieron de rogar, y abandonando sus puestos en los Comités, se unieron a un grupo de militantes de la Federación, que, partiendo del domicilio social, calle de la Flor, marcharon por la plaza de Oriente, calle de Bailén y paseo de San Vicente, a entrar en la Casa de Campo por la puerta del Campo del Moro.

El Guadarrama, con la nieve en sus crestas, enviaba pulmonías; Sánchez caminaba metido en su abriguillo con el cuello levantado y las manos en los bolsillos. No llevaba armas. Cuenca marchaba a su vera con una pelliza gris y la cabeza descubierta, dejando ver su frente ancha con una pistola al cinto y las manos embutidas en los balsillos. Un compañero en tono zumbón y de broma, exclamó:

—¿Dónde camináis vosotros sin arma?

Cuenca, con su simpática sonrisa miró al Silencioso, que volviéndose hacia el compañero impertinente le dijo:

—Ellos la traen.

Cuenca le abrazó por la cintura, porque Sánchez era alto, y Cuenca de mediana estatura. Los compañeros, observando el andar distraído del Silencioso, celebraron con risa la ocurrencia.

Entró el grupo en la Casa de Campo y tomó la dirección de la derecha, bordeando el lago. Sánchez y Cuenca se desviaron a la izquierda. Y los del grupo, les gritaban diciéndoles.

—Por ese camino, llegaréis a la Puerta del Sol.

Sánchez, que conocía la Casa de Campo palmo a palmo, andaba a grandes zancadas sin decir nada, seguido de Cuenca.

Se oían tiros sueltos, pero no se podía establecer contacto con el enemigo, porque no aparecía en bloque. El responsable de aquel grupo envió a varios compañeros para hacer una descubierta. El resto quedó al resguardo de unos desniveles del terreno, donde hicieron fuego. Transcurrieron unos 40 minutos, cuando aparecieron Sánchez y Cuenca radiantes de satisfacción, con un fusil y machete cada uno, correajes nuevos y gran cantidad de municiones. Los compañeros, un tanto sorprendidos, los miraban y el Silencioso, siempre parco en palabras, les dijo:

—Si alguno no tiene fusil, ellos traen muchos...

Hemos dicho ya, que Sánchez conocía la Casa de Campo tan bien como la suya. Acompañado por Cuenca, que portaba la pistola se escondieron en unos matorrales, hasta que vieron venir a dos moros, un poco despistados. Les acecharon, y el primero, pasó al lado de Sánchez, que se echó sobre él y lo desarmó. El otro, atraído por el ruido y con un poco de recelo, se fué acercando, pero un disparo del Silencioso, que era un buen tirador, dió con el rifeño en tierra, y Cuenca se armó.

Sacó Sánchez del bolsillo de su abriguillo un paquete de cigarrillos y ofreció a los compañeros. Enfrentándose con el compañero responsable, le dijo así:

—Nosotros nos vamos porque aquí hace frío.

Y el compañero contestó:

—Estamos esperando que regresen los compañeros que han ido de descubierta, para que nos digan por donde está el enemigo, que no lo sabemos. Tengo noticias de que un grupo de compañeros de la barriada de Tetuán y Cuatro Caminos, vienen en esta dirección desde el Puente de los Franceses. Ir los dos por allá, y cuando enlacéis con ellos volver uno a decírmelo.

Volvió Cuenca al poco diciendo que, los compañeros del grupo de Cuatro Caminos habían entablado combate con los legionarios que se iban descolgando por la parte norte del cerro Garabitas, en dirección a la Casa de Vacas, pasando la vía del ferrocarril.

Desplegó el grupo entre los dos caminos y pronto enlazó con los compañeros que ya peleaban, al grito de: ¡Viva la F.A.I.! ganándole el terreno al enemigo. Y el refuerzo animó.

Los del grupo de Cuatro Caminos tenían una camioneta que había blindado el Sindicato de la Metalurgía. En el interior iban tres compañeros. Jiménez, de la barriada de las Delicias, conduciéndolo. Domínguez, de Tetuán de las Victorias, y Cesteros, de la Carretera de Extremadura. Dentro tenían una ametralladora, que lanzaba metralla sin cesar. Pero, pronto se vió que el blindaje de la tanqueta no valía, y que las balas le atravesaban. Una hirió de gravedad al chófer, que perdió el dominio y se metió en un barranco, de donde no podía salir. Acercarse a la tanqueta era peligroso, porque los legionarios se habían dado cuenta, y sus disparos eran certeros.

Dentro, Domínguez y Cesteros hacían esfuerzos sobrehumanos para salir de aquella ratonera, sin poder conseguirlo. Entonces, el «Silencioso» y Cuenca, se subieron cada uno a un pino, y desde arriba, por entre las ramas, sus disparos sembraban la muerte entre los legionarios, que retrocedieron más de 400 metros. Oportunidad que los compañeros aprovecharon para acercarse a la tanqueta, abrir la puerta y sacar a los compañeros. Jiménez fué retirado y murió a los pocos minutos. Domínguez y Cesteros salieron medio magullados, y tomaron un fusil cada uno. La ametralladora se había encasquillado, y torcido el cañón con el golpe. Los dos seguían peleando como si nada les hubiera ocurrido.

El enemigo ya no tiraba a la tanqueta porque la línea de los dos grupos la había rebasado. Sánchez y Cuenca sostenían los flancos a raya, y el enemigo retrocedía. Al poco se vió caer a Cesteros, unos momentos después a Domínguez. Por uno de los extremos de la «Casa del Guarda», que está enclavada en lo más alto de la Casa de Campo, llegaban fuerzas de moros, cogiendo a los compañeros del ala izquierda, descuidados, y les obligaron a replegarse sobre el terraplén de la vía del ferrocarril cerca del Puente de los Franceses. Sánchez y Cuenca seguían disparando desde su atalaya sin cesar, y sembrando el terreno de muertos negros. Pero las municiones se les terminaban, y sus fusiles abrasaban las manos. Se apearon y cambiando los fusiles por otros fríos, siguieron disparando. El enemigo no retrocedía; y un grupo de compañeros, entre ellos Sánchez y Cuenca, saltaron la pared de la Casa de Campo, volvieron a saltar dentro otra vez por enfrente de la Pradera del Corregidor, en la Fuente de la Teja, y cogieron a los moros por detrás. Estos, al verse entre dos fuegos, retrocedieron, disparando por descargas cerradas y se abrieron paso. En aquella «refriega» quedaron los dos amigos, Sánchez y Cuenca.

Los grupos se rehicieron y el enemigo, quebrantado, retrocedió y se fué por donde había llegado, hasta traspasar, seguido de cerca, por el cerro de la Casa del Guarda. Se ganó aquella batalla desigual, pero se perdieron los mejores Aguiluchos de la F.A.I.

Francisco Sánchez, y Manuel Cuenca, dos militantes modestos de la F.N.I.F., fueron dos valientes.

J. PASTOR SEVILLA.

Inglaterra, Perivale, marzo 1964.

NECROLOGICAS

GALO UTRILLAS

Galo Utrilas ha muerto sin ver el resurgir de las libertades en España. Uno más al sumando de la larga lista de los que, por defender un ideal noble y generoso, quedará en tierras extranjeras como permanente reproche a los denominados « demócratas » que no se les achicharran las mejillas ante la presencia de estos cuadros.

En el « maquis », junto con los resistentes franceses, luchó con ese heroismo sin factura, convencido de que el esfuerzo que hacia no iria a caer sobre pedriscos; por pura lógica de honradez pensaba que el dia de la victoria aliada España, el primer pais que hizo frente al fascismo internacional, podría sentarse en el banquete de los países libres.

Galo Utrillas fué uno de esos granos de arena, que, junto a otros tan ignorados como él, lograron desviar el curso de la historia que bajo el signo de la cruz gamada, las flechas mussolinianas y las flechas y el yugo franquista, presagiaba destrucción y muerte, mutilación de todos los derechos, castración de toda iniciativa. Fué uno de esos puntales sobre los que hoy descansa la victoria de guerra permanente y de degeneración moral.

Resistente y refugiado. Como otros que hoy ocupan altos cargos en la política internacional, pera más consecuente, ya que jamás extendió la mano a los que contribuyeron a la destrucción de un millón de vidas humanas. Creyó, y ese error lo lamentaba frecuentamente, que, al combatir al nazismo, destruiria al fascismo español, de ahi su indignación cuando veia a los denominados liberadores inclinar la cerviz ante el Sr. feudal del Pardo, que cuando las victoriosas fuerzas de Hitler ocupaban Francia, se calentaba haciendo autos de fé con los retratos de los representantes del pueblo francés.

Cuantos hombres cayeron en las montañas, cuantos cadáveres se han podrido en los bosques franceses, por creer, como Galo Utrillas, que los discursos de promesas se convertirian en realidad.

¡ Quien podía imaginarse es aquellos dias difíciles de lucha, que Fascismo y « Democracia », Opresión y « Libertad », Crimen y « Justicia » habian de danzar al son de esas orquestadas « razones políticas » ! Ni Utrillas, ni ninguno de los innúmeros Utrillas que ofrendaron sus preciosas vidas en la lucha contra el fascismo, podian creerlo y sin embargo ¡ qué triste realidad la presente !

Cuando le oian hablar de aquellos tiempos que han quedado en el calendario de los Aliados como una fiesta más a festejar con banquetes, a Galo le brotaba la indignación a flor de los labios, recordando a los muchísimos « extranjeros » que cayeron defendiendo la Francia y con ella la libertad de la Humanidad.

En España, Galo Utrillas residia en Pueblo Nuevo; militó en la sección de fogoneros del Sindicato Tebril y Textil, donde era bastante conocido y apreciado por sus cualidades morales; residia actualmente en Marsella, desde la llamada « liberación ». Una penosa enfermedad lo ha tenido durante varios años imposibilitado físicamente, pero él sabia sobrellevar su enfermedad con ese estoicismo de los hombres de su temple que saben el por qué y para qué han luchado toda su vida.

No le faltaron consejeros de buena fé que le aconsejaron que debia marchar a España, al lado de sus familiares, donde estaria más asistido que en un hospital; sus propios familiares ejercieron una humana presión para conseguirlo, pero nuestro inolvidable compañero era un roble, al que solo puede hacer caer de su pedestal el hacha demoledora de la muerte. Sabia el por qué habia elegido el destierro, porque era un Anarco-confederal y estos solo vuelven a un país oprimido para combatir por la acción revolucionaria y su edad y estado físico le anulaban para esta labor.

El 18 de febrero nos trajeron la noticia del fallecimiento de Galo; el dia 20 se efectuó el entierro civil, al que asistieron numerosísimos compañeros y sus familiares venidos de España para cumplimentar esa triste rutina de cubrir un cadáver que habia vivido muriendo toda su vida, al comprobar su impotencia para redimir la humanidad del caos en que se desenvuelve.

La F.L. de Marsella, pierde en la persona de Galos Utrillas, uno de esos militantes para los que no existe la palabra « circunstancia ». La Organización uno de sus más fervientes defensores; la revolución social, uno de sus más adriestados gladiadores.

Galo Utrillas, el español, el resistente, el anarquista, dejó de vivir en una cama del Hospital de la Timana en Marsella, amarrado a los deberes sin derechos de todo productor, fuera de la España que, con su arrojo, creyó un dia contribuiria a liberar, dentro de una sociedad de corrupción, a la que combatió toda su vida con entereza y honradez.

Al dar a conocer la triste nueva, transmitimos a sus familiares en España el más sincero y sentido pésame en nombre de todos los afiiliados a nuestra F.L. que compartieron con él la responsabilidad orgánica, esperando que en breve los Utrillas que quedan, puedan volver a sus países respectivos bajo un régimen de verdadera Libertad, Igualdad y Fraternidad.

Para conseguirlo *Galo Utrillas* nos dió el ejemplo : luchar, combatir, pelear contra el fascismo y contra todo el régimen capitalista y estatal.

Por la F.L. de Marsella :
El Secretariado.

PEDRO MIR

La F.L. de St-Etienne, con gran dolor, tiene el deber de comunicar a cuantos alcance este comunicado, la triste noticia del fallecimiento del compañero Pedro Mir, natural de Alcolea del Cinca (Huesca), el dia 5 de marzo, en sus 60 años de edad.

En nuestro movimiento del 36, en España, fué uno de ese pueblo que supo hacer honor a las ideas que encarnan la C.N.T. Lo mismo que en el exilio. Compañero de pocas palabras, pero siempre en disposición de realizar algo de provecho en bien de la Organización. En el terreno de la Solidaridad y apoyo mútuo, fué un ejemplo por sus excelentes condiciones temperamentales.

El entierro, que fué civil, se realizó el dia 7 de marzo, a las 16 horas. La asistencia fué numerosa, tanto por parte de los Españoles como de los Franceses que le conocian.

La F.L. de St-Etienne trasmite a su compañera Josefa, acongojada en estos momentos, lo mismo que a sus familiares, la expresión del dolor que nos domina, asociándonos a su pena.

La F.L. de St-Etienne.

De mi diccionario - El Disfraz

(Suite de la page 2.

es de que hasta la Santa Madre Iglesia se ha « casado con su siglo » por miedo de quedar soltera. A nosotros se nos profetiza aquello que le ocurrió al « gallo de Morón ». Claro que, como estos profetas son de casa, confiamos en lo del adagio popular de que « nadie es profeta en su tierra ».

Decirle al pueblo que no se fie demasiado de todos esos nuevos Mesias, que con tan dorado manto quieren cubrir las mismas fealdades que él ya conoce, y hacerle comprender que solo conseguirá lo que él mismo y con su voluntad y propio esfuerzo sea capaz de conquistar en mejoras sociales y económicas, eso es carecer de visión política. Sin embargo, no fueron las promesas de puentes, hasta en lugares donde no había rio, lo que dió a la clase obrera española conciencia de su función social y económica y de sus posibilidades. No, no tenemos visión política, demasiado sabemos lo que eso quiere decir, no la tenemos porque nuestra visión no es triangular, sino de linea recta. Nosotros no podemos engañar al pueblo porque somos pueblo y no casta gobernante. Cuando no podamos proclamar la verdad, nos callaremos, pero nunca nos haremos cómplices de la mentira.

Las ventanas de nuestra casa no necesitan « visillos », porque no hay fealdades a esconder y como la mujer bonita, cuando se pone viso, este es tan fino y delicado que toda su hermosura queda transparente, lo que la hace más sugestiva. Solo la fealdad usa camisón de monja. « Cuando se habla del pueblo español, la C.N.T. y el anarquismo militante piden la palabra para interpretarlo, quererle y defenderlo mejor que nadie. Eso lo saben nuestros enemigos y nuestros amigos. *Huelga resaltarlo en artículos de escándalo y discursos tremendistas* ».

Tras ese « visillo » me he quedado « opaco » y no sé si cerrar la ventana, para que entre el sol, o abrirla para quedarme a oscuras; en todo caso no sabía que se tuviese que pedir la palabra para no decir nada; quizás sea ese el método proselitista de inspiración « nouvelle vague » o a no ser que ese puente en vez de ser de plata resulte el de los suspiros. De todas maneras, me ha causado pena ver ese « visillo » puesto en un ventanal de « ESPOIR ».

Faustino PIQUER.

Activités de nos camarades Espagnols

Fieles a nuestro sentimiento solidario hacia todos los explotados, así como hacia todos nuestros compañeros de ideología, abrimos estas páginas a aquellos que de ello tienen mayor necesidad en este momento : nuestros camaradas españoles, refugiados en Francia, privados de todo medio de expresión.

He aquí por qué «ESPOIR» acogerá a todos los españoles que se dirijan a nosotros para exponer sus problemas, pedir nuestra ayuda y, si es necesario, nuestro consejo, enviándonos sus comunicados o sus artículos en su lengua materna, ya que no conocen otra.

COMMUNIQUES

17e UNION REGIONALE - UNION LOCALE DE LYON

Permanence tous les samedis de 17 heures à 19 heures, et tous les dimanches, de 10 h. à 12 heures, à la rue St-Jean, N° 60, LYON (5e).

F. L. DE CARCASSONNE

Esta F. L. se vé en el deber de comunicar a sus afiliados que las asambleas que se celebran cada domingo de fin de mes, la próxima será el domingo día 5 de abril, a las 14 h. 30 en el local de F. O. Esta alteración es motivada a que muchos compañeros aprovechan estos dos días de fiesta para trasladarse a otros lugares. Encarecemos a los compañeros acudan a esta reunión lo máximo posible.

El Secretario.

CONFERENCIA SINDICAL EN MONTPELLIER

Organizada por la Alianza Sindical, C.N.T.-U.G.T.-S.T.V., de Montpellier, el conocido veterano y luchador Manuel Buenacasa, dará una conferencia, en el Centro León Blum, sito en la Rue Collot, el domingo, 5 de abril, a las 9 de la mañana.

Que tratará, sobre « *Perspectiva del Movimiento obrero español* ». Visto el interes del tema en los momentos actuales, invitamos a que vengan a esta conferencia todos los compañeros y españoles en general de Montpellier y sus pueblos limítrofes.

Cordialmente, por el Comité de Alianza sindical de Montpellier:

El Secretariado.

ACTIVIDADES DEL ATENEO ESPAÑOL DE TOULOUSE

Gira. — Con motivo del torneo de fútbol que se celebrará en Verdun-sur-Garonne el 30 de marzo, al que, como todos los años, ha sido invitado el Iberia F.C., filial del Ateneo, la Sección Recreativa ha organizado una gira a la misma localidad, en plena ribera del Garona. Los socios y familiares puede inscribirse desde ahora en nuestro domicilio social, 14, rue de l'Etoile, con objeto de apercibir la capacidad del car o cares. La salida está prevista par dicho dia 30, a las 8 en punto, desde la plaza Rolland. Precio : 3.50 F.

REGIONAL DE ASTURIAS, LEON Y PALENCIA

Al compañero .. ..

Por la presente se te convoca para el dia 29 del corriente mes de marzo, a las 9 y media de la mañana, a la reunión que tendrá lugar en la Bolsa del Trabajo (Sala de la Biblioteca) al objeto de daros a conocer los resultados de nuestra gestión y tratar el siguiente orden del dia:

1) Nombramiento de mesa de discusión;
2) Lectura del acta anterior;
3) Informe del Secretariado;
4) Sugerencias para el pleno R.;
5) Asuntos generales.

Fraternalmente os saluda,

La Comisión.

AVISO IMPORTANTE

Advertimos a nuestros compañeros que para toda correspondencia en español — textos y comunicados — y envíos de dinero por parte de paqueteros y suscriptores de lengua española, deben dirigirse a:

Correspondencia: F. Montseny, Réd. « ESPOIR », 4, rue Belfort, Toulouse (H.-G.).

Pagos: M. Celma. — C.C.P. numéro 952-38 — Centre de Chèques de Toulouse.

SECCION S.I.A. DE NIMES

Manifiesta que para el sábado día 28 del corriente, a las 9 de la noche, son convocados todos sus afiliados a asistir a la asamblea general en su local social.

Debido a la importancia de los asuntos a tratar, se ruega que no falte nadie.

El Secretariado.

NOTA ADMINISTRATIVA

En la administración de ESPOIR se ha recibido un giro en fecha 13 de marzo dirigido a Antoine Turmo, 4, rue Belfort.

No sabiendo quien lo envía, rogamos al expeditor nos indique su nombre y diga qué es lo que paga.

Suscripción pro-España oprimida

CORRESPONDIENTE A LOS MESES ENERO Y FEBRERO DE 1964

	Francos
CC. de RR. :	
Ariège	389 00
Aude-P.-O.	700 00
Aveyron	280 00
Dijon-Nevers	336 30
Gironde	210 00
Haute-Garonne - Gers	840 00
Hérault-Gard-Lozère	1 249 50
Mazico Central	360 00
Marruecos (pro-huelgu.)	289 45
Provenza	968 03
Rhone-Loire	630 00
Savoie-Isère	350 00
Tarn	560 00
Tarn-et-Garonne	213 50
Zona Norte	294 70
Total	7 670 48
FF.LL. y donativos:	
F.L. de Alger	62 30
F.L. de Argel: 235,00 A. Bernal, 65.00. Total	300 00
F.L. de Burdeos (v. lista)	60 00
F.L. de Langon	25 00
F.L. de Dijon	11 15
F.L. de St-Astier: Valentín (hijo), 5,00; Polo, 2,50; Vicente 5,00. Tl.	12 50
F.L. de Mussidan	20 40
F.L. de St-Dié	7 00
F.L. de Nevers 10,00 + 5,00 + 5,00. Total	20 00
Idem huelguistas	3 75
F.L. de Clermont-Ferrand: A. Ubaldo 2,50; Picolo 17,50; Dolores Peláez 10,00. Total	30 00
F.L. de Beaucaire : 65,00 + 35,00. Total	100 00
F.L. de Grand-Combe	15 00
Núcleo de Bélgica: X 5, E. Gordo 10,00; E. Escudero 10,00; J. Diego 10,00; J. Zorrilla 10,00	45 00
S.I.A. Vacaville, Califor.	48 80
Idem huelguistas	48 80
René Volpi de Lyon	20 00
Fondo Berckman, Chicago	2 442 78
F.L. de Carcassonne	103 00
F.L. de Valence-Romans	210 00
F.L. de Quillan	215 00
Núcleo de Provenza (h.)	105 00
F.L. de V.	52 50
F.L. de Cl.-Ferrand: 61,80 + 61,80. Total	123 60
Grupo «Tierra y Libertad» de Detroit, Mich.	287 90
F. Alegre, de Labruyère	20 00
F.L. Bordeaux (v. lista)	33 00
F. L. de Béziers (huel.)	40 00
F.L. de Bessèges (huel.	40 00
F.L. Las Cabannes (v. l.)	67 50
J. Alvarez (Hérault-Gard-Lozère)	15 00
F.L. Périgueux (v. lista)	70 30
F.L. de Castelsarrasin (huelguistas)	10 00
Buera, de Trebons (id.)	10 00
F.L. de Mont-de-Marsan (véase lista)	91 00
I.W.W. - Ceneral of Comitee - Chicago (huelguistas)	174 96
Aguilar, Mazamet (h.)	10 00
F.L. de Castres	265 00
J. Vidaller, Le Havre	100 00
F.L. de Argenteuil	60 00
F.L. de Clermont-Fer.	400 00
F.L. de Nice 45,50, Azorín (hijo) 28,00, Allende 10,00, Vitali 15,00. Tl.	98 50
F.L. Bordeaux (véase l.)	43 70
S. X. de Pamiers (h.)	10 00
F.L. de Pierrefitte	73 00
F.L. de Caussade	5 00
Buena, de Trébons	20 00
F.L. de Narbonne, 54,00 + 45,00. Total	99 00
Edo, de Belin	5 00
D. Mendieta, de Villaries	8 00
F. Carrasco, Luchon	8 00
M. Muñoz, Béziers	20 00
J. Busquier, Epinal	10 00
E. Soler, Douzens	4 60
B. Serrano, Laon	16 00
M. Galicia, St-Rome	10 00
Un malagueño, Cazères	10 00
B. Corcero, Aix-en-Prov.	15 00
F. Conesa, St-Savournin	10 00
J. Castillo, de Orléans	16 00
A. Pardo, Mornay-Berry	10 00
A. Gainzarain, Bonnas	2 00
D. Martorell, Grenoble	10 00
A. Aguilar, Cugnaux	7 00
P. Ortells, Landernau	10 00
F.L. de Valence-Romans	83 00
F.L. Saint-Pons	8 00
F.L. Marignane	27 00
F.L Sisteron	10 00
F.L. de Marsella	46 25
A. Juncal, Toulouse	10 00
F.L. Torreilles	20 00
F.L. Pau	37 50
L. Cuesin, Pau	14 90
Milet, Pau	10 00
Garcia, Corbas	10 00
Morente, Venissieux	10 00
F.L. de Paris	74 00
F.L. Garges	80 00
F.L. Drancy	35 00
F.L. Paris	1 505 00
F.L. Sète	143 00
F.L. Carcassonne	118 00
Total	8 592 69

RESUMEN

CC. de RR.	7 670 48
FF.LL. y donativos	8 592 69
Total recaudado durante los meses enero y febrero	16 263 17
Suma anterior	47 677 90
TOTAL recaudado hasta el 29 febrero 1964	63 941 07

Detalle de las listas

F.L. de Burdeos: Enfedaque 8,00; un compañero de la F.L. de Orán 10,50; Iguacel 5,00; Capilla 10,00; Solas 2,00; Esteban 2,50; Ballesteros 6,00; Beltrán 10,00; Pastor 6,00. Total : 60,00.

F.L. de Bordeaux: Vázquez 5,00; Gil 5,00; Ferreres 5,00; Sánchez 3,00; Enfedaque 5,00; Ramos 5,00; J. Sánchez 5,00. Total: 33,00.

F.L. de Las Cabannes: Chesa 10,00; Morato 2,50; Eixarch 5,00; Marco (hijo) 5,00; Garcia 2,50; Herrero 5,00; Llombart 5,00; Mascaguer 25,00; Marco (padre) 2,50; Segarra 5,00. Total : 67,50.

F.L. de Périgueux: Rotlland 5,00; Sierra 2,50; Mata 5,00; Casado 5,00; Garcia 2,80; J. Castro 5,00; I. Castro 5,00; Meseguier 5,00; Alonso 5,00; Aso 10,00; Marín 4,00; Seguí 6,00; Mateo 5,00; E. Roda 5,00. Total: 70,30 (huelguistas).

F.L. de Bordeaux: Ramos 3,70; Enfedaque 6,00; Pastor 5,00; Vilagrasa 10,00; Bertrán 10,00; E. Trave 5.00. Total 43,70.

"Les Amis d'Elysée Reclus" Una obra importante

« Les Amis d'Elisée Reclus » ofrecen a la juventud estudiosa y al público en general, en lengua francesa, un libro dedicado a los hermanos Elías y Elíseo Reclus.

El libro, bajo el titulo de : **« Les Frères Reclus » - Du Protestantisme à l'Anarchisme -** contiene una biografía inédita de Elíseo, obra de su sobrino y más cercano colaborador — sobre todo en los últimos años de su vida — y del que podríamos decir su ejecutor testamentario, Pablo Reclus. Una biografía de Elías, por Elíseo, publicada en Paris en 1905 en ocasión de su muerte. Recuerdos del 14 de octubre de 1882, informe personal. Discuso de Elíseo Reclus pronunciado en la Universidad Nueva de Bruselas el 22 de octubre de 1895. Trabajos, que no han sido difundidos; por tanto, desconocidos por la generación actual.

Por primera vez se publica en lengua francesa un conjunto biográfico sobre Elías y Elíseo Reclus. Los escasos estudios consagrados a los dos hermanos se han agotado. El único conocido es una breve introducción biográfica para su « Correspondencia », obra también agotada. Y las dos otras publicadas, fuera de Francia : « Elisée Reclus, anarchist und Gelehrter » y « Elíseo Reclus, la vida de un sabio justo y rebelde », de Max Netlau, la primera en alemán y la segunda en español; así como « Elisée and Eli Reclus, in memoriam » (en inglés), por diferentes causas no se pueden adquirir.

Esta carencia de conocimientos sobre estos dos hombres preclaros no deja de ser sorprendente. La amplitud de sus concepciones, el gran caudal de sus conocimientos, la enjundia de sus preocupaciones, los sitúa, sin lugar a duda, en la vanguardia de las últimos humanistas del siglo XIX, siendo, a la vez, precursores en varias ramas de la Ciencia-Etnológica y Geográfica humana en particular, y, por lo tanto, dignos de interés para la historia de las Ciencias.

Esencialmente humanos, ambos no pueden quedar ajenos a su época. La rara claravidencia de Elíseo en todo cuanto expone y trata, sorprende por su actualidad. Los dos hermanos han intervenido, y tomado posición, en los grandes acontecimientos sociales. La biografía nos muestra su evolución del protestantismo hacia el anarquismo. Según Elíseo, todo hombre de conciencia no puede ser sino anarquista, y su concepción del anarquismo, del cual es una de sus figuras más características, está esencialmente unida a todas las manifestaciones de la vida en la sentido de una progresión paulatina hacia la libertad y el desarrollo armonioso de la Humanidad. El libro que publicamos, « Les Amis d'Elisée Reclus », tiene también el atractivo de varios extractos de cartas y escritos de Elíseo, en su brillante estilo impregnado de una profunda poesia.

Al publicar este libro, « Les Amis d'Elisée Reclus », lo hacemos impulsados por la preocupación de dar a conocer a la juventud (que sólo conoce superficialmente sus nombres) la grandiosa obra perenne, llena de profunda bondad y sencillez característica de los Reclus.

Esperamos que su publicación será un valioso aporte para el conocimiento de los pensadores anarquistas y del anarquismo, frente al incremento desmesurado que toman, en nuestros días, otras ideas hijas del Socialismo del siglo pasado o de una moda pasajera impulsada por espíritus extravagantes sin permanencia en el espíritu humano.

Recomendamos su lectura y estudio a todos los jóvenes. Su precio de venta : 8,75 F.

Queda abierto un período de suscripción hasta el 15 de marzo de 1964. Toda suscripción, **abonada** antes de la fecha indicada, beneficiará de un 5 % de descuento y, además, libre de gastos de envío. — 8,30 F. ejemplar.

Toda la correspondencia : F. Mas Serras - Boîte Postale N° 105, Paris 11e. Giros : C.C.P. Valerio Mas, N° 19 761 70- Boîte Postale N° 105, Paris 11e.

BOLETIN DE SUSCRIPCION

Nombre .....

Apellidos .....

Domiciliado en .....

calle ....., **número** .....

Departamento .....

Se suscribe por ..... **ejemplares de la Edición « Les Frères Reclus », remitiendo por giro postal la cantidad de** .....

..... **de** ..... **de 1964.**

Ultima hora

LA SITUACION DE FRANCISCO ABARCA

En el momento de cerrar este número, ninguna noticia podemos dar sobre el asunto Abarca. El día 23 se habrá reunido la « Cour de Cassation » que debe estatuir sobre su caso.

Nuestro joven compañero se encuentra en la enfermería de la cárcel de Forets, cuidado a la fuerza por los médicos.

Las organizaciones sindicales, el Comité de Acción contra el Neo-Colonialismo y el Fascismo, S.I.A., la C.N.T. de España en Exilio en Bélgica, siguen vigilantes y atentos.

La campaña por la liberación de Abarca no debe cesar. Prosiga el envío de telegramas y la agitación solidaria.

Tendremos al corriente a nuestros lectores de todo cuanto con la suerte del joven libertario Abarca se relaciona.

« Tout labeur est vide sauf quand il y a amour.

Et quand vous travaillez avec amour vous vous liez à vous-même et aux autres.

Et qu'est-ce que travailler avec amour ?

C'est tisser l'étoffe avec des fils tirés de votre cœur, comme si votre bien-aimé devait porter cette étoffe.

C'est bâtir une maison avec affection, comme si votre bien-aimé devait habiter cette maison.

C'est semer des grains avec tendresse et récolter la moisson avec joie, comme si votre bien-aimé devait en manger le fruit.

C'est infuser en toute chose que vous façonnez un souffle de votre propre esprit.

Le travail est l'amour rendu visible.

Et si vous ne pouvez travailler avec amour mais seulement avec aversion, il vaut mieux délaisser votre ouvrage et vous asseoir aux portes du temple pour recevoir l'aumône de ceux qui travaillent avec joie.

Car si vous faites le pain avec indifférence, vous faites un pain amer qui n'apaise que la moitié de la faim de l'homme ».

KAHLIL GIBRAN

Echos . . . de Presse

(Suite de la page 1)

selon la nouvelle que nous donne Paul Roy, dans « La Dépêche du Midi » du 1er mars 1964 et dont je donne quelques extraits suggestifs :

« DER SPIEGEL » et « QUICK » FONT LES HONNEURS DE LEUR COUVERTURE AU FUHRER — POURQUOI EN ALLEMAGNE CE RENOUVEAU D'INTERET POUR HITLER ?

Pourquoi, vingt ans après que l'étoile d'Hitler eut commencé à baisser, au moment où l'on juge encore des bourreaux des camps de la mort, pourquoi cette très curieuse coïncidence : dans la même semaine, le portrait d'Hitler sur la couverture de deux magazines d'Allemagne fédérale ?

Or il faut bien préciser que depuis dix-neuf ans, le visage d'Hitler, avec ce regard que l'on a qualifié d'hypnotique, n'avait plus paru dans la presse allemande. C'était comme une convention tacite, comme un souvenir que l'on eût voulu conjurer.

. . . . . .

Cette version du « cas Hitler » a enthousiasmé les lecteurs. Ceux-ci semblent y trouver un aiment qui atténue la responsabilité d'Hitler, sans lui enlever par ailleurs les mérites du génie. L'un d'eux écrit, en effet : « Ce travail libère la recherche historique allemande de son complexe de peur et d'infériorité. »

Un autre va plus loin encore : « Il faut être reconnaissant au « Der Spiegel » d'aider à rendre évident, surtout pour la jeune génération, qu'Hitler ne peut être rejeté comme un personnage grotesque. »

. . . . . .

Ainsi voilà deux revues allemandes tirant à un nombre d'exemplaires plus important que celui de la revue français « Paris-Match », qui font leur sale besogne malgré qu'elles affirment le contraire. D'ailleurs, « Paris-Match » et d'autres journaux français ont été, sont et seront capables d'exalter des trompeurs professionnels.

Puisque nous sommes en France, pourquoi ne pas dévoiler certaines mentalités qui continuent un culte envers des mémoires de personnalités qu'humainement pensant, on devrait abhorrer. Est-ce que Napoléon le grand, suivi du petit, ne se sont pas conduits en assassins ? Et parmi « les quarante rois qui firent la France », combien de malfaisants ? Que d'exemples récents viennent à l'esprit et donc dans notre période contemporaine ? Tant que les humains s'adonneront au culte de leurs gouvernants et autres dirigeants, ces derniers les leurreront; la confiance aveugle dans leurs guides ne peut manquer de se retourner contre eux.

Il est déplorable de constater que cela s'est passé et continue de se passer dans tous les pays, pour des personnalités diverses.

Nous avons connu en U.R.S.S., sous le règne du fameux Staline, le culte de la personnalité qui, quoiqu'en disent certains thuriféraires, continue à se manifester diversement, car dans ce pays la liberté individuelle est, plutôt, alléatoire.

Dans d'autres pays il en a été et en est de même de façon plus ou moins accentuée. En Italie, sous le régime mussolinien, n'en a-t-il pas été ainsi ? Et actuellement, en Espagne, sous le régime de l'abominable Franco, malgré l'aversion d'une très grande partie du peuple, il y en a d'autres qui, pour de multiples raisons intéressées, continuent de le porter au pinacle.

De tels exemples d'expériences populaires envers de soi-disant grands de culte de la personnalité, existent dans divers pays. La presse nous fait connaître la flagornerie d'un grand nombre de sujets ou citoyens (?) à l'occasion de couronnements, mariages, voyages, exhibitions et même morts de rois, princes, princesses, chefs d'Etats et autres personnes se prétendant supérieures, alors qu'en réalité les unes et les autres de ces dernières ne devraient être considérées que comme des humains quelconques.

Il n'y a pas que des dirigeants d'Etats qui trompent la confiance de leurs administrés; cela existe aussi dans les organisations ouvrières, car même les membres des syndicats abdiquent envers leurs délégués la façon et la manière de présenter leurs revendications. A ce sujet, nous savons à quoi nous en tenir en tant que syndicalistes-libertaires et nous connaissons la déconvenue de la classe ouvrière qui est continuellement roulée, ce qui est, trop souvent, de sa faute. Mais où cela va vraiment fort pour dépasser les bornes, c'est dans certains syndicats américains où le gangstérisme prévaut; d'ailleurs, cela n'est pas nouveau et pour en rester à la période actuelle, je relève une nouvelle récente de poursuites de la justice des U.S.A. contre un dirigeant de syndicat, dont je cite quelques extraits de « La Dépêche du Midi » du 8 mars 1964 :

LA CONDAMNATION DE JIMMY HOFFA OU LA REVANCHE DE LA JUSTICE

La justice américaine a « eu » jeudi 5 mars, Jimmy Hoffa, le chef du puissant syndicat des camionneurs, trop souvent compromis dans des affaires criminelles, par un « biais » classique dans ce pays.

Cet homme, aussi retors qu'ambitieux, était déjà puissant avant de devenir le président du syndicat des « teamsters », des camionneurs, il y a six ans. Il devait sa présidence à l'emprisonnement de son prédécesseur, Dave Beck, incarcéré pour avoir détourné pour son usage personnel des fonds appartenant à son organisation. Loin de prendre le contrepied des méthodes de Dave Beck, Hoffa appuya son autorité sur de nombreux personnages au casier judiciaire chargé.

DEUX MILLIONS DE TRAVAILLEURS

Les travailleurs du syndicat, au nombre de près de deux millions lui étaient dans leur ensemble totalement dévoués, car Hoffa, en bon démagogue, assurait activement la défense de leurs intérêts. Mais, en même temps, son nom paraissait toujours dans les rapports sur de nombreuses affaires criminelles d'envergure, sans que jamais l'on pût réunir de preuves contre lui. Depuis 1957, il a été jugé à cinq reprises devant des tribunaux fédéraux, et toujours les procès avaient dû se terminer par un non-lieu. Il bénéficiait notamment de la compétence des meilleurs avocats du plus important syndicat indépendant d'Amérique.

Mais, en même temps, ces dernières années, il y eut au sein du syndicat une véritable cascade de démissions de responsables, qui ne pouvaient plus tolérer ses activités. Hoffa disposait notamment à sa guise non seulement de son propre salaire de 75.000 dollars par an, mais d'un « compte de frais » illimité, et des fonds du syndicat d'un milliard de dollars !

DERNIERE HEURE. — Au moment de livrer ces échos, la presse du 13 mars me fait connaître la nouvelle suivante, dont voici un extrait :

Chattanooga (Tennessee). — James Hoffa, président du syndicat des camionneurs, a été condamné, hier, à huit ans de prison et 10.000 dollars d'amende, sous l'inculpation d'avoir tenté d'acheter un membre d'un jury.

Ainsi que Hoffa ne se soit contenté simplement de duper des ouvriers, mais qu'il ait roulé des bourgeois, cela, la justice bourgeoise n'accepte pas.

Que penser de la façon dont ces syndicats sont organisés et de la mentalité de ces deux millions de syndiqués; que peut-on en attendre ?

Cet état d'esprit d'abnégation et de confiance envers des individus qui ont poussé les peuples à accomplir des stupidités, continue à se manifester de diverses façons que je ne manquerai pas de présenter par la suite.

Edouard BRUNET.

ESPOIR CNT AIT

HEBDOMADAIRE • ORGANE DE LA VE UNION REGIONALE DE LA C.N.T.

Les livres

"Inde social-philosophique Impressions-essais"

Sans avoir la prétention de « tracer un tableau de l'immense contrée de 400 millions d'humains qu'est l'Inde, ainsi que de déceler le labyrinthe de ces terres aux préjugés millénaires, Hem Day nous offre, pour le court séjour qu'il a fait dans ce pays, un reportage objectif.

Son livre est copieux et suscite une curiosité qui va grandissante au fur et à mesure qu'on le parcourt à tel point qu'on éprouve le désir de ne pas manquer à le relire par la suite.

Dans ce compte rendu, nécessairement succint, je ne puis indiquer que quelques parties.

L'auteur s'est rendu en Inde pour assister au Xe Congrès International du W.R.I. tenu fin décembre 1960, afin de développer une organisation, une force de paix. Que de tendances dans ce Congrès où l'esprit gandhiste et religieux prévalait, ce qui ne convenait guère au rationalinste Hem Day, qui non plus ne pouvait admettre la formation d'une armée de la Paix, formée de « non-violents », que certains voulaient faire prévaloir.

Quoique admirateur de Gandhi, Hem Day est loin d'en acquitter toutes les théories et actions, ce qu'il nous expose dans plusieurs chapîtres.

Dans d'autres chapîtres il nous fait connaître des détails d'autres personnalités qui ont exercé une assez grande influence en Inde.

Il nous décrit Vinaba, qui a une croyance en Dieu frisant le fanatisme et qui après l'assassinat de Gandhi est devenu son héritier spirituel; l'esprit caustique de Hem Day nous en offre une bonne peinture qui se poursuit par la présentation de M.P. Acharya, que certains, plutôt rares, avons de nom, par sa collaboration à à « l'Unique » d'E. Armand. C'est avec une grande sympathie que Hem Day décrit Acharia, né vers 1890, mort à Bombay, le 20 mars 1954, qui en tant que révolutionnaire, agitateur et publiciste était moins connu que Gandhi, Nehru, Vinaba, Kumarapa et Tagore.

(Suite en page 3.)

Journal imprimé sur les presses de la SOCIETE GENERALE D'IMPRESSION (Coopérative Ouvrière de Production) Ateliers : 61, rue des Amidonniers Téléphone : 22-89-73 — TOULOUSE

Directeur-Gérant : A. TURMO

FEUILLETON D'« ESPOIR » **Numéro 9**

COLLECTIVISATIONS

L'œuvre constructive de la Révolution Espagnole

(Recueil de Documents)

Editions C.N.T. - F.A.I., 1937.

Art. 34. — Après étude, le Conseil de l'Economie de Catalogne pourra réclamer une seconde révision. Il sera appelé à donner son avis et à soumettre son accord à la décision du Conseiller général de la Généralité, qui sera sans autre recours.

Art. 35. — L'actif social inventorié, et déduction faite du passif, sera enregistré par le Conseil de l'Economie de la Généralité qui pourra, ainsi, procéder aux compensations sociales ultérieures.

Art. 36. — En vue de ces compensations, on déduira de l'inventaire tout apport ou participation étranger, tout ce qui appartient à des institutions populaires d'épargne et de prêt, et ce qui appartient à des particuliers ou à des entreprises nationales. Le Conseil d'Economie effectuera les versements correspondants, étant bien entendu que toutes ces participations devront être antérieures au 19 juillet 1936.

Art. 37. — La compensation sociale qui correspondra au premier cas mentionné dans l'article précédent, sera intégralement reconnue par la Généralité. Sa valeur sera estimée en monnaie nationale.

Art. 38. .. La compensation qui correspondra au second cas de l'article 36, sera fixée par des dispositions ultérieures, une fois établi son volume exact.

Art. 39. — Pour les petits commerces et industries qui auront déjà été collectivisés à la publication de ce décret, le Conseil d'Economie étudiera et proposera une juste compensation sociale.

A cet effet, est ouverte par le Conseil d'Economie une période d'information qui prendra fin le 30 novembre prochain afin que les intéressés puissent présenter leurs doléances.

Barcelone, le 24 octobre 1936.

Le premier Conseiller : **José Tarradellas.**

Le Conseiller d'Economie : **Juan P. Fàbregas.**

On remarquera que le décret reproduit ci-dessus ne fait en grande partie que légaliser une situation existant dispositions de contrôle ouvriers, la soumission aux directives des Conseils d'Industrie ne laissent subsister qu'une partie très faible de « l'autorité patronale » et des autres caractéristiques de la propriété capitaliste.

Par ce décret, une « nouvelle économie » est légalement instituée dans toute la production catalane. Pour les entreprises, ce sont les Conseils élus par les ouvriers qui sont chargés de la gérance commerciale, technique : mais les Conseils ouvriers eux-mêmes se consultent réciproquement, se donnent les directives générales dans leur centre syndical et dans leur nouvel organe, le Conseil Général d'Industrie.

Les entreprises collectivisées fonctionnent d'une façon presque analogue à celle des sociétés anonymes de l'économie capitaliste. Des assemblées générales d'ouvriers procèdent à l'élection du Conseil au sein duquel sont représentées toutes les phases de l'activité de l'usine : production, administration, service technique, etc... Les représentants des Centrales Syndicales y siègent également et assurent de la sorte une liaison permanente avec le reste de l'industrie.

Cependant, les Conseils ouvriers se limitent pratiquement au contrôle de la gérance qui, elle-même, est confiée à un directeur élu dans les entreprises plus importantes avec l'assentiment du Conseil général de l'Industrie. Souvent, ce directeur reste l'ancien propriétaire, gérant ou directeur de l'entreprise et le décret autorise spécialement l'emploi de ces anciens « capitaines d'industrie » si leur compétence l'indique et si leur loyauté le permet.

Ce cas se rencontre d'ailleurs, plus souvent qu'on ne serait incliné à le penser. Bien des directeurs et des propriétaires, pleins autrefois d'une haine farouche et d'une intransigeance extrême à l'égard des ouvriers et de leurs revendications, durent rendre hommage à l'effort constructif que montrèrent ces mêmes ouvriers dans toutes les usines collectivisées. Ils durent s'incliner devant l'ordre et le sens pratique avec lesquels ils gerèrent leurs affaires et devant les nombreuses améliorations que comportait le nouveaux système, tant au point de vue économique qu'au point de vue social Bon nombre d'entre eux se mirent volontairement à la disposition des ouvriers et ceux-ci, plus soucieux d'assurer l'avenir de l'œuvre commune que de venger le passé, acceptèrent presque toujours la collaboration offerte spontanément

On remarquera, dans le décret, que les intérêts étrangers représentés dans les entreprises catalanes ont été respectés. Un décret d'application non reproduit ci-dessus règle les modalités différentes de compensation, de collaboration, etc... avec ces propriétaires étrangers qui sont invités à discuter, dans chaque cas particulier, le déjà dans la plus grande partie de l'Industrie et du Transport. Il ne contient aucune initiative spéciale dépassant le cadre de l'action accomplie par les ouvriers après leur « movimiento ».

Pratiquement, il n'y a que l'artisanat et quelques petits ateliers industriels qui conservent leur caractère d'entreprise privée, mais dans ces entreprises privées même les règlement de leur participation dans ces entreprises avec le Conseil d'Economie.

II

ESQUISSE DE L'ECONOMIE CATALANE

Avec une superficie qpi ne dépasse pas six pour cent du territoire espagnol, la Catalogne n'en est pas moins, économiquement, la région la plus importante, la plus riche de la Péninsule.

Tandis que l'activité du reste de l'Espagne est essentiellement orientée vers l'agriculture, l'industrie tient la plus grande place en Catalogne. Il résulte pour elle, de ce fait, une densité de population deux fois supérieure à la moyenne enregistrée sur l'ensemble du territoire.

Outre les ressources du sous-sol, dont l'Espagne est, presque partout, abondamment pourvue, la Catalogne détient une part importante des richesses nationales. On comprendra donc le rôle considérable joué par le développement intense de l'industrie catalane dans le sujet qui nous occupe : l'exploitation collective des entreprises.

Ainsi pour la branche du textile, la première dans toute l'industrie espagnole, qui est presque uniquement établie en Catalogne. En effet, 90 % de toutes les fileuses d'Espagne travaillent dans les usines de Tarrasa et Sabadell, deux petites villes industrielles de la banlieue de Barcelone. Ces deux villes représentent beaucoup plus le centre de l'industrie textile espagnole que ne le font Lille, Roubaix et Tourcoing pour la France. Cette industrie cotonnière autour de laquelle se développent toutes les autres branchés du textile, fabrication de la laine, des soies naturelles et artificielles, de la jute, des vêtements de confection, etc... occupe plus de 300.00 ouvriers. Elle tient, depuis bien longtemps déjà, le premier rang pour les matières importées à cause de ses besoins en coton brut, et une des premières places dans l'exportation des produits manufacturés.

Les industries de clef ne sont pas encore très développées en Espagne. Pourtant dans ce domaine encore, l'équipement de la Catalogne est le plus perfectionné qui soit dans le pays. Une industrie métallurgique assez importante, quelques grandes usines de produits chimiques, transforment une partie de nos matières premières en marchandises finies. Cependant, aujourd'hui encore — comme partout en Espagne — la majorité du minerai extrait ici passe les frontières à l'état brut pour nous revenir sous forme de machines et de marchandises diverses.

(A SUIVRE).